334

337

MARIE DE BOURGOGNE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

DE L'IMPRIMERIE D'ADOLPHE STAPLEAUX,

IMPRIMEUR DU ROI, ET DE S. A. R. LE PRINCE D'ORANGE.

PRIX : 2 FRANCS 50.

MADAME CHARLES
Rôle de Marie de Bourgogne

Un Prince en pardonnant au sujet criminel
Prouve que son pouvoir est émané du ciel:
Faut-il sur la terreur établir sa puissance?
Que l'image d'un Dieu règne par la Clémence.

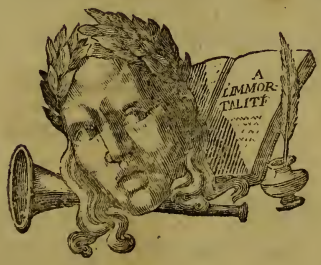
MARIE DE BOURGOGNE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR ÉDOUARD SMITS de Bruxelles,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE ROYAL DE BRUXELLES, LE MERCREDI 5 MARS 1823.

» A tous les cœurs bien nés, que la Patrie est chère !...»
VOLTAIRE, *Tancrède.*



1865
B

BRUXELLES,
CHEZ A. STAPLEAUX, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
MARCHÉ AUX HERBES, N°. 323.
Et chez les principaux Libraires du Royaume.

1823.

A ma Patrie.

DÈS les premiers pas que je fais dans la carrière littéraire, je me sens soutenu par les encouragemens de ma patrie, de cette noble Belgique, si riche de souvenirs et de gloire.

O mon pays ! sous le climat enchanteur de la Provence, sur la majestueuse Cime des Alpes, au sein des Vallées sauvages, au milieu des sites sublimes de l'Helvétie, mes yeux avides interrogeaient les horizons lointains pour te chercher ; mon cœur t'appelait en soupirant.

Ni le beau soleil de l'Italie, ni les délices de Paris, ni le sol de l'antique Batavie qu'une in-

dustrie miraculeuse conquit sur les flots, ne pouvaient me distraire de la patrie absente.

« L'on n'est bien que dans sa patrie !
» C'est là, que plaisent les ruisseaux ;
» C'est là, que les arbres plus beaux
» Donnent une ombre plus chérie. »

FLORIAN.

Je foulais avec indifférence les vieux monumens, les ruines éloquentes de Rome, où les nobles vestiges de la liberté se mêlent aux traces impures de l'esclavage : à côté des cendres des Cincinnatus, des Camille, des Caton, je découvrais avec horreur les cendres des Néron, des Tibère.

Je redemandais la patrie aux neiges éternelles du Mont-Cénis, aux torrens de la Suisse, aux flots du Tibre et de l'Eridan ; je la redemandais aux rochers de l'Adriatique, en maudissant de loin, à la vue des Côtes de la Turquie, cette terre, hideuse de despotisme ; je redemandais la patrie aux échos du Léman, aux nymphes gracieuses du Rhône et de la Seine, dont le sourire ne fai-

sait que suspendre mes regrets ; je la cherchais sur les bords du Zuiderzée.

Je parcourais d'un œil sec les épitaphes inscrites sur les tombeaux des générations étrangères, je n'y trouvais pas le tombeau de mes parens.

C'est ici qu'ils m'ont donné la vie ; c'est ici qu'ils dorment ; c'est ici qu'ils m'attendent au milieu des berceaux de mes fils.

Ainsi ! ô ! ma patrie ! tu identifies pour moi le passé, le présent et l'avenir.

Et je ne te consacrerais pas les premiers fruits de mes veilles ? Tu as senti que ce n'est pas sans motif que j'ai choisi ce sujet, ingrat parce que l'intérêt y est partagé ; mais ce sujet est national : n'est-ce pas ici que je fus initié dans les secrets des sciences et des lettres ? (1) *Ne dédaigne pas ce faible hommage ; l'immense océan accueille les plus petits ruisseaux, et un père accepte avec bonté la fleur que lui présente son fils !*

---

(1) L'auteur a été élevé au lycée de Bruxelles.

Tu as reçu cet essai avec une bienveillance que j'ai comprise ; ah ! si j'en crois mes pressentimens, peut-être un jour !.... mais où m'entraîne l'ivresse d'un succès que je ne dois qu'à l'indulgence extrême de mes compatriotes ? Ils m'ont averti qu'ils ont l'œil sur moi ; ils ont soutenu mes premiers pas ; ils m'ont mis debout..... C'est à moi de marcher !

Bruxelles le 6 mars 1823.

Edouard Smits.

Je serais bien ingrat si je ne remerciais pas ici, de leurs conseils et de leur utile sévérité, MM. les membres du comité de lecture, en général, et en particulier le savant et modeste Mr. Philippe Lesbroussart qui seul s'étonne de sa juste célébrité, parce que seul il ignore l'étendue de ses talens littéraires ; le judicieux et profond Mr. Charles Morel, dont un monarque éclairé a deviné le mérite distingué : je devais compter sur son inflexible rigueur, car il est mon plus ancien ami ; Mr. Mellinet, un des Français, qui ne désespèrent pas des Belges sous le rapport littéraire : sous celui de la bravoure, nos anciens frères de gloire nous rendent justice.

Je dois aussi de la reconnaissance à la commission Royale des théâtres, et particulièrement à Mr. Louis Van Gobbelschroy, secrétaire particulier du Roi, dont l'activité et le zèle éclairé concourent à soutenir l'éclat de notre théâtre, l'un de ceux du premier ordre ; c'est au patrio-

tisme de ce fonctionnaire instruit que je suis redevable de la bienveillance particulière qu'il me témoigne.

Tous les Artistes ont étudié leur rôle avec empressement ; quant à ceux qui ont plus particulièrement contribué au succès de ma pièce, les nommer c'est faire leur éloge : M^me^. Charles, MM. Bernard et Bouchez sont aussi regrettés en France qu'appréciés en Belgique. M. Folleville, qui a fait valoir le rôle d'Hugonnet, ne s'est pas donné le temps de se remettre d'une maladie douloureuse, pour ne pas retarder davantage la représentation. Le public lui a su gré de ce zèle empressé.

NOTA. *Les vers marqués d'un astérisque, ont été supprimés à la représentation pour ne pas faire languir l'action.*

MARIE DE BOURGOGNE,

TRAGÉDIE.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
	Mesdames.
MARIE, Duchesse de Bourgogne, Souveraine des Pays-Bas, fille de CHARLES LE TÉMÉRAIRE.	CHARLES.
MARGUÉRITE D'YORK, Duchesse Douairière de Bourgogne, Belle-Mère de MARIE.	DUVAL.
GUILLAUME HUGONNET, Seigneur de Saillant, Chancelier de Bourgogne, Ministre-d'État des Pays-Bas.....	Messieurs. FOLLEVILLE.
Le Comte ADOLPHE DE RAVESTAIN, 2me fils du Duc de CLÈVES, Commandant en chef les troupes flamandes.....	BOUCHEZ.
Le Prévôt TRISTAN, Ambassadeur de LOUIS XI, Roi de France.....	BERNARD.
DE GUISTELLE, Président des États de Flandre.....	LEROUX.
Le Doyen DE VECHTÈRE, chef du Conseil de ville.....	BOSSELET.
Le Chevalier ROLAND DE BAENST, Membre du Conseil de ville.....	CAUVIN.
Un Officier.....	ALPHONSE.

PERSONNAGES MUETS.

Membres du Conseil de ville. — Seigneurs, Dames et Pages de la suite de Marie. Peuple, Soldats.

La scène est à Gand, dans l'Hôtel-de-Ville, dont une partie servait d'appartement à Marie. — Le Théâtre représente une salle Gothique (an 1477).

MARIE DE BOURGOGNE,

TRAGÉDIE.

Acte premier.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA DOUAIRIÈRE, MARIE.

MARIE.

Vous venez donc enfin, cédant à ma prière,
M'offrir et les conseils et l'appui d'une mère;
De Londres, à ma voix, vous quittez le séjour.
A Gand, qui plus que moi bénit votre retour?
Vous allez protéger ma jeunesse timide;
Contre mes oppresseurs vous serez mon égide:
Loin de vous dans les pleurs, je consumais mes jours!

LA DOUAIRIÈRE.

De vos ennuis cruels interrompez le cours,
Ma fille; bannissez de stériles alarmes;
Cessez, il en est tems, de répandre des larmes.
Je ne le sais que trop, mon époux, par sa mort,

Nous laissa l'une et l'autre à la merci du sort.
Si pour nous le destin n'offre plus d'espérance,
Armons-nous toutes deux d'une noble constance !
Ce coup fatal m'est-il moins douloureux qu'à vous ?
S'il était votre père, il était mon époux.

MARIE.

Rien ne peut m'arracher à ma douleur amère ;
Je sens plus que jamais que j'ai perdu mon père !....

LA DOUAIRIÈRE.

Le pouvoir adoucit la rigueur du destin :
Je suis votre sujette et vous régnez enfin !

MARIE.

Le sceptre que je tiens est peu digne d'envie;
Cette nation fière, aux troubles aguerrie,
Parle toujours de droits et jamais de devoir :
A regret on me laisse une ombre de pouvoir ;
Les villes, les états, dans votre longue absence,
N'ayant plus, de mon père, à craindre la puissance,
Ont su mettre à profit son funeste trépas.
Princesse sans appui, sans trésors, sans soldats,
Il fallut me soumettre à d'insolens caprices,
Il fallut respecter jusqu'à leurs injustices.
Oui, deux peuples rivaux, par des traités secrets,
Ont, pour mieux m'avilir, uni leurs intérêts :
L'opulent Zélandais, l'industrieux Batave,
Maîtres d'un élément que leur audace brave,
Insolemment tous deux, levant leurs fronts altiers,
De mon triste abandon abusent les premiers.

Ils ont su m'arracher un privilège antique,
Qui donne à des sujets un pouvoir despotique ;
Ils font valoir des droits par mon père abrogés,
Et d'autres droits nouveaux qu'ils se sont arrogés.
De nombreux députés à ma voix s'assemblèrent,
Et sans me consulter, ces états délibèrent ;
Par mon ordre appelés, ils règnent à mes yeux !....
De leur rébellion l'exemple dangereux,
De mes sujets séduits redouble l'insolence ;
Ils ont osé créer un conseil de régence ;
De fléchir sous sa loi je dévore l'affront ;
Sous le bandeau royal, je sens rougir mon front ;
Je suis de ce conseil l'esclave couronnée !

LA DOUAIRIÈRE

A ce sort rigoureux, je sens, qu'abandonnée,
Vous ne formez des vœux que pour la liberté :
Je sens trop ce que doit souffrir votre fierté ;
Mais vos douces vertus, votre persévérance,
Les maux qui, malgré moi, frappèrent votre enfance,
Du peuple détrompé rameneront l'amour :
Les rois ne se font pas adorer en un jour.....
Espérons tout du tems !..... celui que la nature
Ici bas a fait naître en une classe obscure,
Grâce à quelques vertus est toujours estimé ;
Mais un prince, ma fille !.... ah ! s'il veut être aimé,
Que de soins il doit prendre !.... heureux s'il s'en rend digne.
Pour nous l'amour du peuple est un bonheur insigne
Qu'on ne commande point ; qu'il nous faut mériter,
Et que souvent, bien cher, on nous fait acheter !....

J'espère qu'à vos droits, Louis rendant hommage,
Viendra vous délivrer d'un indigne esclavage :
En lui vous trouverez un puissant protecteur;
Déjà même j'apprends que son ambassadeur
Vient....

MARIE.

Non ! sa politique, adroite, astucieuse,
Trahit depuis longtems son ame ambitieuse :
Les droits des opprimés, ne sont rien à ses yeux ;
C'est un crime pour lui que d'être malheureux.
N'a-t-il pas envahi mon sanglant héritage ?
C'est ainsi que Louis à mes droits rend hommage !
En m'ôtant la Bourgogne il m'a trop fait prévoir
Qu'il veut m'assujettir à son affreux pouvoir :
Contre moi des états excitant l'insolence,
Et des patriciens réveillant l'arrogance,
Diviser pour régner, c'est là tout son secret !

LA DOUAIRIÈRE.

D'où vient votre terreur ?... Je le vois à regret,
Vous semblez vous complaire en de vaines alarmes :
Eh! comptez-vous pour rien le pouvoir de vos charmes?
Comment y résister ? Seule, l'ignorez vous ?
Je lis dans l'avenir : quelque vaillant époux,
Un jour.....

MARIE.

Votre amitié, madame, vous abuse ;
Les états, ajoutant la contrainte à la ruse,
Prétendent, à leur gré, disposer de ma main :
Déjà du duc de Gueldre, on connaît le destin ;

Choisi par les Flamands, pour combattre la France,
On lui promit ma main pour prix de sa vaillance :
Il part, vole à la gloire, et meurt dans les combats.
Sans espoir, sans douleur, je dus voir ce trépas.
Le frère d'Édouard, l'infortuné Clarence,
Si digne d'être aimé, brigua mon alliance;
Mais soudain de Louis, les criminels détours,
Par le sénat de Londres ont fait trancher ses jours,
Aujourd'hui l'on me fuit; l'on craint la destinée
D'une jeune princesse au malheur condamnée;
De Clarence et d'Adolphe on redoute le sort,
Aspirant à me plaire ils ont trouvé la mort.

LA DOUAIRIÈRE.

Contre vos oppresseurs, de votre indépendance
Un époux peut-il seul embrasser la défense ?
Pour soutenir vos droits vous avez des amis.....

MARIE.

Des amis !.... Ils ont craint et le peuple et Louis;
Leur ame, en ma faveur, fut un moment flottante;
L'amitié qui balance est bientôt inconstante,
Bientôt ils m'ont livrée à mes persécuteurs;
Un seul est demeuré fidèle à mes malheurs :
C'est le sage Hugonnet; ce vieillard vénérable
Dans son attachement se montre inébranlable;
Je sais qu'à me trahir on voudrait l'engager,
Mais sa fidélité croît avec le danger :
Depuis ma tendre enfance, il me tient lieu de père;

Hélas ! de ses vertus quel sera le salaire ?
La haine des partis, l'exil, des fers..... la mort !....

LA DOUAIRIÈRE.

Quelle vaine terreur !.....

MARIE.

Je tremble pour son sort.
Ne vous souvient-il plus que du tems de mon père,
Les Gantois indomptés, sans craindre sa colère,
Et de sanglans combats affrontant le hazard,
De la rébellion levèrent l'étendard ?
Que vaincus, vainement ils obtenaient leur grace,
Que plus on pardonnait, plus ils montraient d'audace,
Et que de Charle, enfin, fatiguant la bonté,
Ils sentirent le poids de sa sévérité ?
Oubliant les bienfaits d'une sage indulgence
Ils disent, que de Charle excitant la vengeance,
Hugonnet conseilla d'anéantir leurs droits,
Et de les asservir à d'odieuses lois.
Sa tête, dès ce jour, en secret fut proscrite :
Dans les yeux des Gantois je vois sa mort écrite ;
Leur aveugle fureur n'attend plus qu'un signal.
Reculez, juste ciel, un moment si fatal !
Chaque fois qu'Hugonnet se présente à ma vue,
Je sens naître l'effroi dans mon ame éperdue.
Il s'élève, en mon cœur, un noir pressentiment,
Tout mon être est frappé d'un froid saisissement....
Je ne vois que poignards qui menacent sa vie ;
De présages affreux mon âme est assaillie !....
Le sommeil bienfaisant ne ferme plus mes yeux,

Semblable aux faux amis, il fuit les malheureux,
Et s'il vient me calmer, rafraîchir ma paupière,
Sa faveur est pour moi trompeuse et passagère :
Des songes aussitôt, le cortège effrayant
Me montre l'avenir sous un aspect sanglant;
Cette nuit même encore....

LA DOUAIRIÈRE.

Une sombre tristesse
De votre âme abattue accuse la faiblesse :
Mais calmez votre effroi; dans l'horreur de la nuit,
Des présages trompeurs assiégent notre esprit.....

MARIE.

Il est, madame, il est des songes symboliques,
D'un terrible avenir précurseurs prophétiques;
Tous ces pressentimens qui causent mes terreurs,
D'un peuple révolté m'annoncent les fureurs,
Hugonnet périra !....

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, HUGONNET.

LA DOUAIRIÈRE, *bas à Marie.*

J'aperçois ce ministre,
Que votre orgueil lui cache une crainte sinistre.

HUGONNET, *à la douairière.*

Je viens d'être informé de votre heureux retour,
Madame, et je me flatte, avec toute la cour....

MARIE.

Ma cour!..... Son appareil rarement m'importune,
C'est un éclat trompeur que ternit l'infortune;
Jusques dans ce palais on observe mes pas :
(*Montrant une salle à droite.*)
C'est là, que vient siéger le conseil des états ;
(*Montrant la scène.*)
Et dans ces mêmes lieux, témoins de mes souffrances,
Les chefs de la cité prononcent leurs sentences.

HUGONNET.

Tout semble m'annoncer qu'enfin votre avenir,
Trop long-tems incertain, va bientôt s'éclaircir;
Louis va s'expliquer; l'ambassadeur de France,
Arrivé dans nos murs, vers ce palais s'avance.

MARIE.

Quel est son nom ?

HUGONNET.

Tristan.

MARIE.

Ce ministre cruel
Est dès long-tems, seigneur, votre ennemi mortel.
Qui sait quel noir projet, en ce palais, l'amène?
L'exemple du passé me fait craindre sa haine.

HUGONNET.

Que peut-il entreprendre ?

MARIE.

Ah! je tremble pour vous.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

HUGONNET.

Je suis fier d'inspirer un intérêt si doux !

MARIE.

Eh ! n'avez-vous donc pas élevé mon enfance ?
Laissez-moi me livrer à ma reconnaissance,
Mon amitié pour vous est ma première loi ;
Mais ne dois-je pas voir, avec un juste effroi,
Régner ce président dont l'âme ambitieuse
Fomente des états la haine audacieuse ?

HUGONNET.

Le pouvoir, qu'il n'a pas, révolte sa fierté,
Il hait l'homme puissant, plus que l'autorité ;
Son cœur, d'un plébéien affecte la rudesse,
Mais ce masque imposteur voile mal sa faiblesse.

MARIE.

Cette même faiblesse excite ma terreur !...
L'adroit Tristan, bientôt, s'emparant de son cœur,
Saura le rendre utile aux projets de la France :
Quels maux fait présager une telle alliance !
Ils vous perdront !

HUGONNET.

Déjà le conseil des états
Semble, en votre faveur, revenir sur ses pas,
Depuis que Ravestain épouse votre injure.

LA DOUAIRIÈRE *à Marie.*

De ce chef de l'armée êtes-vous donc bien sûre ?
Et comment expliquer l'excès de son respect ?
Nommé par les états, il doit m'être suspect.

HUGONNET.

Au conseil, que souvent sa franchise intimide,
Comme dans les combats, il se montre intrépide ;
Trop généreux pour feindre, il n'en connait pas l'art.

MARIE.

La prudence, pour nous, se montre ici trop tard;
De ses secrets projets eussions-nous tout à craindre,
A ne lui rien céler, il a su nous contraindre ;
Mais le voici.

SCÈNE III.

Les précédents, RAVESTAIN.

RAVESTAIN.

L'on vient à l'instant m'annoncer
Qu'on a vu, vers Tournai, les Français s'avancer.

LA DOUAIRIÈRE.

Cet étrange rapport a droit de nous surprendre !
De Louis est-ce là ce qu'on devait attendre,
Quand son ambassadeur....

HUGONNET.

De la part de Louis,
Quels forfaits à nos yeux sembleraient inouis ?
La prudence envers lui n'est jamais inutile.

RAVESTAIN.

Déjà j'ai fait doubler la garde de la ville;
Un de mes lieutenants par mon ordre est parti;

Je serai du danger le premier averti.
Si Louis pouvait être à tel point téméraire
Que d'oser, sans motifs, nous rapporter la guerre,
Je serais le premier à m'offrir à ses coups,
Heureux de triompher ou de mourir pour vous !

MARIE.

Comte, ce dévoûment répond à mon attente ;
J'aime en vous cette ardeur d'une âme impatiente.

LA DOUAIRIÈRE.

J'en attendrai l'effet. (*elle sort.*)

MARIE, *la suivant.*

Je vais suivre vos pas,
Et souffrez qu'aujourd'hui, je ne vous quitte pas.

SCÈNE IV.

HUGONNET, RAVESTAIN.

HUGONNET.

Seigneur, nous sommes seuls.... apprenez que Marie,
Comptant sur votre honneur, veut que je vous confie
Un secret important, et de tous ignoré.

RAVESTAIN.

A moi ?.... Par ce discours je me sens honoré !
Mais je dois m'étonner de cette confidence ;
Jamais personne en moi n'eut tant de confiance !

Je sais qu'en ce palais on soupçonne ma foi;
Comme dans les états, on y doute de moi.

HUGONNET.

Le président peut seul vous faire cette injure.

RAVESTAIN.

Je prouverai bientôt si je suis un parjure !
Qu'avez vous à m'apprendre ?

HUGONNET.

Il vous souvient, seigneur,
Qu'à la cour de Louis je fus ambassadeur ?
Dans un fatal écrit, Marie eut l'imprudence
D'accuser les états de haine et d'insolence,
De se plaindre d'un joug qu'elle ne peut souffrir,
Et dont elle prétend, en secret, s'affranchir.
Louis, qu'éclaire alors sa sombre politique,
Certain que les partis divisent la Belgique,
Reçoit avec transport cet écrit important;
J'ai lu dans ses regards, quel fruit il en attend !....
Par cette confidence étrange, inattendue,
La paix, qu'il promettait, fut soudain suspendue;
Comptant sur les malheurs de nos divisions,
Et mettant à profit l'ardeur des factions,
Tristan saura bientôt ranimer dans nos villes
Les feux à peine éteints des discordes civiles;
Des Gantois je connais la terrible fureur :
Tout m'inspire l'effroi !.... Je songe avec horreur,
Que bientôt nous verrons notre triste patrie
Au joug de l'étranger pour jamais asservie.

RAVESTAIN.

Louis a-t-il le cœur assez lâche, assez bas,
Pour livrer la princesse aux haines des états ?

HUGONNET.

Louis !.... à ce nom seul tout mon sang se soulève !
Il semble de Néron le parricide élève;
Allié sans pudeur, se jouant de sa foi,
Le pouvoir est son Dieu, l'intérêt est sa loi.
Perfide par l'instinct d'une âme despotique,
Tour-à-tour humble et fier, impie ou fanatique,
Quand sa voix a donné le signal au bourreau,
Il poursuit sa victime au-delà du tombeau ;
Son horrible génie, en sa rage exécrée,
Invente des tourmens pour les forfaits qu'il crée ;
Il se repaît de sang, et ce monstre odieux
Croit n'être pas vengé s'il ne coule à ses yeux.

RAVESTAIN.

Ciel ! tant d'horreur n'a pu lasser votre clémence !

HUGONNET.

Devançant le trépas, son supplice commence ;
Sans cesse poursuivi de funestes terreurs,
Il vit comme un proscrit au milieu des grandeurs ;
D'un tigre son palais semble être le repaire
Des ossemens humains en forment la barrière ;
Au château de Plessis, protégé par cent tours,
Il confie en tremblant ses détestables jours ;
Là, quatre cents archers, voués à l'infamie,

Mettent leur seule étude à défendre sa vie,
Et dans la juste horreur de sa férocité,
Ils semblent accablés de leur complicité !....
Quel destin se prépare un tyran sanguinaire,
Dont l'atroce pouvoir est l'effroi de la terre !
* Assailli de remords, pour lui, plus de repos !
* Peut-il en espérer dans la nuit des tombeaux ?
* Agonisant, il croit, dans son erreur cruelle
* Que la mort est sans faulx, que le tems n'a plus d'aîle ;
* Sa voix, comme un bienfait, invoque le trépas.
* Et quand la mort enfin termine ces combats,
* Le cruel expirant emporte sa souffrance :
* La mort fut son espoir..... Il meurt sans espérance !

RAVESTAIN.

Ministre de Louis, quel est donc ce Tristan,
Qui vient nous imposer les ordres du tyran ?

HUGONNET.

Trop digne d'un tel maître et partageant ses crimes,
Tristan s'étudiait à trouver des victimes :
D'un geste, d'un regard, d'un sourire, d'un mot,
Il créait un délit, ou forgeait un complot ;
De ses vils espions l'ingénieuse adresse
Caressait le malheur, égarait la faiblesse,
Mais à peine écoutés ces faux conspirateurs,
Des complices bientôt devenant délateurs,
Livraient à l'échafaud leurs victimes trompées :
Ah ! dans combien de sang leurs mains se sont trempées !

RAVESTAIN.

Tel est l'ambassadeur qu'il nous faut recevoir ?
Qu'il ne se flatte point d'un chimérique espoir ;
Contre Marie, ici, quoiqu'il puisse entreprendre,
Au péril de nos jours nous saurons la défendre !
Sa vertu, sa jeunesse, et surtout ses malheurs,
Plus encor que son rang, doivent toucher les cœurs.

SCÈNE V.

UN OFFICIER, LES PRÉCÉDENS.

L'OFFICIER.

L'ambassadeur français vous demande audience ;

HUGONNET. (*Il fait signe qu'il entre.*)

Que d'indignation m'inspire sa présence !....
Je ne connais que trop les desseins de Louis ;
Que Tristan sache enfin jusqu'où va mon mépris !
Pour servir la princesse, ici la feinte est vaine :
Je puis donc librement faire éclater ma haine !....
(*Ravestain sort.*)

SCÈNE VI.

TRISTAN, HUGONNET.

TRISTAN.

Avant tout, en ces lieux, j'ai désiré vous voir,
Et vos vertus, seigneur, m'en faisaient un devoir.

HUGONNET, *avec ironie.*

Naguère vous teniez un tout autre langage,
Et ces vertus, alors, n'avaient pas votre hommage ?

TRISTAN.

J'étais trompé ; tous deux nous vivions à la cour ;
Vous connaissez assez ce perfide séjour.

HUGONNET.

Il est certaines cours dont je connais les brigues ;
Il est des favoris dont je sais les intrigues ;
Mais je sais mieux encor que tous les courtisans
Changent selon les lieux, les personnes, les tems.
Je suivais, au Plessis, une pénible route :
D'aimer la vérité j'avais grand tort, sans doute,
Et ma sincérité, déplaisant à Louis,
Ce motif suffisait pour nous rendre ennemis.

TRISTAN.

Ah ! que vous jugez mal, seigneur, mon caractère !

HUGONNET.

Vous m'estimiez, alors, mais de peur de déplaire,
Vous renfermiez, en vous, ce secret sentiment !
De ce sublime effort je suis reconnaissant ;
Oui ! pour mieux me servir vous affectiez la haine !

TRISTAN.

Dans quel aveuglement votre erreur vous entraîne !
M'avez-vous vu jamais tramer contre vos jours ?
Chef des lois, je pouvais invoquer leur secours.....

HUGONNET, *avec fierté.*

Vous n'avez pas osé ! j'étais inviolable ;
J'étais ambassadeur ; ce titre respectable
Eut rendu, contre moi, vos efforts superflus ;
Si j'eusse été français je n'existerais plus !....
(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

TRISTAN, *seul.*

Eh ! bien, tu mourras Belge ! ô vieillard téméraire !
Tu connaîtras, bientôt, ce que peut ma colère !
Le tems en est venu !.... Tes insolens dédains,
En ranimant ma haine, ont fixé tes destins !
Durant trois ans entiers, ta superbe arrogance
T'a fait résister seul à ma toute puissance !
Toi seul tu me bravas à la cour de Louis !
Et tandis qu'à mon nom tout tremblait au Plessis,
Toi seul secrètement à mes projets contraire,
Tu me sus arrêter dans ma vaste carrière.
Partout je te trouvais ! et c'est encor par toi
Que je perdis enfin la faveur de mon roi !.....
Il veut, à le servir, que mon zèle s'apprête ;
Je dois, des Pays-Bas, préparer la conquête,
En opposant toujours la princesse aux états.....
A mes projets cachés qu'importent leurs débats ?
L'un veut la royauté ? l'autre la république ?
Et bientôt de Louis l'adroite politique,

Par la main de Marie, assurée au dauphin
Saura de ce pays le rendre souverain.
Mais en servant ici les desseins de la France,
Je prétends, avant tout, assouvir ma vengeance.
Tremble, fier Hugonnet !.... que j'obtienne ta mort,
Et je livre Marie et son peuple à leur sort !.....

FIN DU PREMIER ACTE.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

Acte deuxième.

SCÈNE PREMIÈRE.

RAVESTAIN, TRISTAN.

TRISTAN.

Croyez moi Ravestain : aux passions, votre âge
S'abandonne souvent ; alors qu'un ami sage,
Indulgent sans faiblesse, est un bien précieux !
Votre âme m'est connue, et je lis dans vos yeux :
Veuillez vous confier à mon expérience ;
Vos biens, votre valeur, votre haute naissance,
Pourraient vous élever au plus illustre emploi :
Vous brilleriez, seigneur, à la cour de mon roi ;
Il aime à protéger les vertus, le courage ;
Au mérite modeste il aime à rendre hommage.

RAVESTAIN.

Les honneurs, l'opulence, et les faveurs d'un roi,
Peuvent flatter les vœux de tout autre que moi ;
Satisfait de mon sort, je borne mon envie
A servir la princesse, à chérir la patrie.

TRISTAN.

J'admire d'un grand cœur la noble passion !....
Mais craignez le pouvoir de quelque faction:
A Gand, où vous traînez une existence obscure,
Qui peut apprécier ces dons de la nature ?
Qui peut, de vos exploits, reconnaître les fruits?
Qui peut, de votre sang, payer le digne prix ?
Lorsque vous le versez dans les champs de la gloire,
On vous voit couronné des mains de la victoire,
Mais non par ces ingrats, d'un triomphe envieux !

RAVESTAIN.

Défendre sa patrie est assez glorieux !

TRISTAN.

Oui, quand cette patrie, à ses héros fidèle,
Sait décorer leurs fronts d'une palme immortelle;
Lorsque ses citoyens, dans les combats, vainqueurs
Joignent le don des arts à de brillantes mœurs;
Lorsque grands dans la paix, terribles dans la guerre,
Ils savent tour-à-tour combattre, aimer et plaire,
Et rendent au mérite un hommage éclatant !
Comte, reconnaissez, à ce tableau brillant,
Ce pays enchanteur, cette célèbre France,
A qui vous méritiez de devoir la naissance.

RAVESTAIN.

J'entends avec transport exalter son pays
Même par un prévôt de la cour de Louis !....

TRISTAN.

Voulez-vous que, sans fard, avec vous je m'explique ?
Il est, je l'avoûrai, des vertus en Belgique,
Qui, pour d'autres que moi, se cachent trop aux yeux.
Vous conservez encor les mœurs de vos ayeux,
Ces mœurs n'ont-elles pas un aspect trop sauvage ?
Des Belges, en tous lieux, on vante le courage,
Quoique trop de prudence enchaîne vos élans;
Je sais que vous aimez les beaux-arts, les talens,
Malgré les préjugés qui blâment leur culture;
Vous vous montrez, seigneur, trop près de la nature.
De la dévotion le dehors affecté,
N'a-t-il jamais surpris votre simplicité ?

RAVESTAIN, *avec ironie.*

Les Belges aux Français doivent rendre les armes :
La Belgique, pour vous, doit avoir peu de charmes,
Qu'offre-t-elle en effet d'éclatant à vos yeux ?
Rarement l'échafaud est dressé dans ces lieux;
Mais des tombeaux français élevés à nos haines
Les voix vous rediront quel sang coule en nos veines.
Trop prompte à s'égarer, votre incrédulité
Prête le ridicule à notre piété;
Mais du Belge voit-on les princes hypocrites,
Teints du sang des sujets, consulter des hermites ?
Et d'un art qui, dit-on, peut prolonger nos jours,
Invoquer, en tremblant, les mensongers secours ?
Le Belge, je le sais, dédaigne l'art de plaire,
Dans ses affections en est-il moins sincère ?

Si tous les malheureux ont droit à sa pitié,
Il ne prodigue pas sa banale amitié;
Constant dans ses mépris, autant qu'en son estime,
Il ne pressa jamais la main que souille un crime !
Vos guerriers, dites-vous, sont accablés d'honneurs ?
Ce n'est qu'à leurs ayeux qu'ils doivent ces faveurs.
L'utile citoyen, d'une obscure naissance,
S'il défend bien l'état, l'état le récompense;
Tout noble ou plébéien, s'il a quelque vertu,
Peut commander, mais non sans avoir combattu.
Je suis noble, seigneur; à ce vain avantage
Je ne veux pas devoir le plus léger hommage,
Et le jour du combat, je suis plus glorieux
D'un seul laurier cueilli que de tous mes ayeux !....
Notre sol au malheur offre un abri tranquille,
Tout proscrit, quel qu'il soit, ici trouve un asyle,
Et si vous connaissez un jour l'adversité,
Invoquez franchement notre hospitalité.
Malheur aux étrangers dont les viles intrigues,
De nos divers partis encouragent les brigues !
Le peuple, en ses fureurs, ne les épargne pas;
Il se venge souvent par un affreux trépas.
Naguères Olivier n'a conservé la vie
Qu'en fuyant vers la France, avec ignominie.

TRISTAN.

Mais plus d'un belge, même en servant son pays,
N'a-t-il pas succombé sous les coups des partis ?
Comte, pensez vous donc que votre souveraine,
Pour vous, des factions, voulût braver la haine,
Si vous étiez en butte à leurs cris menaçans ?

RAVESTAIN.

Qu'importe !.... retenez ces discours offensans !
Venez-vous en ces lieux pour insulter Marie ?
Voulez-vous détacher mon cœur de ma patrie ?
Connaissez mieux le Belge : il adore à la fois,
Son pays et son Dieu, ses princes et ses lois.
J'estime les Français en méprisant leur maître,
Et son ambassadeur, à ses dépens peut-être,
Renoncera bientôt au chimérique espoir
De détourner jamais un Belge du devoir....
Je ne dis plus qu'un mot : si votre politique
Veut en la divisant, agiter la Belgique,
Du fruit de vos complots vous ne jouirez pas ;
Comme une ombre, je veux m'attacher à vos pas !
Croyez que ce n'est point une vaine menace,
Et que la mort serait le prix de votre audace !
Écoutez mes avis, surtout vos intérêts.
Le nom d'ambassadeur, quels que soient vos projets,
Serait, pour vous sauver, une impuissante égide,
Si les Gantois, en vous, découvraient un perfide !

(*il sort.*)

SCÈNE II.

TRISTAN, *seul.*

De ce jeune insensé je crains peu le courroux;
Ne délibérons plus, précipitons nos coups !

SCÈNE III.

LE PRÉCÉDENT, MARIE, LA DOUAIRIÈRE,

Dames d'honneur, Pages, etc.

TRISTAN.

Princesse, avec respect, souffrez qu'ici j'exprime
Les nobles sentimens d'un prince magnanime;
A rétablir le calme il borne son désir;
Il veut vous assurer un paisible avenir.
Il s'est montré sévère envers votre famille;
S'il combattit le duc, il protège sa fille;
Et son attachement est encore augmenté
Par l'Auguste lien de votre parenté;
D'une alliée il plaint la destinée affreuse,
Et veut....

MARIE, *avec fierté.*

Qui vous a dit que je suis malheureuse ?

TRISTAN.

Je saurai respecter votre juste fierté !....
On dit, qu'à la merci d'un peuple révolté,
Vous craignez, des états, la haine et l'insolence ?
Ah ! pour des factieux montrez moins d'indulgence !

MARIE.

Et que vous fait la haine, ou l'amour des états ?
Étranger, vous devez ignorer nos débats.
Parlez moi de Louis; dites moi, sans mystère,
Si vous nous apportez ou la paix ou la guerre ?
Que voulez-vous, seigneur, expliquez vous enfin ?

TRISTAN.

Si du fils de Louis vous acceptez la main,
Si, contre les états, vous montrant inflexible,
Vous les intimidez d'un exemple terrible;
Si fesant triompher la majesté des rois,
Vous soumettez le peuple à de plus dures lois,
Vous obtiendrez la paix qui vous est nécessaire :
Madame, pour régner, il faut être sévère,
Et si vous punissez tous les conspirateurs,
Vous compterez Louis parmi vos protecteurs.

MARIE.

Cet étrange discours me surprend et me blesse.

TRISTAN.

Louis, de mon langage, excuse la rudesse :
Le respect pour le peuple est toujours une erreur,
Et votre sûreté naîtra de la terreur.
Par la sévérité l'on maintient sa puissance,
A jamais, de la cour, bannissez l'indulgence !....
Les états exilés, tout vous sera permis,
Et vous verrez bientôt les Gantois plus soumis.
Si le peuple méprise un prince qu'il doit plaindre,
Il respecte celui qui sait se faire craindre;
Ce peuple, en frémissant, obéit à vos lois,
Toujours il se complait dans les malheurs des rois.
Si ces rois sont de Dieu l'image sur la terre,
Comme lui, dans leurs mains, qu'ils tiennent le tonnerre !
Que le peuple frémisse aux accents de leurs voix !....
Esclaves insolents, ils parlent de leurs droits ?
Qu'ils rampent !....

MARIE.

Ah! combien ces funestes maximes,
Sous mes prédécesseurs, ont enfanté de crimes!
Un prince, en pardonnant au sujet criminel,
Prouve que son pouvoir est émané du ciel.
Faut-il, sur la terreur, établir sa puissance?
Que l'image d'un Dieu règne par la clémence!

LA DOUAIRIÈRE.

Ailleurs on méconnait le pouvoir du pardon;
Là, l'échafaud gouverne; ici, c'est la raison!

TRISTAN, *à la douairière.*

Je ne m'étonne pas de voir que la princesse,
Envers des révoltés, montre tant de faiblesse.
(*à Marie, avec ironie*)
Un ministre éclairé, toujours sur votre esprit,
Par sa rare prudence assure son crédit,
Madame, et je connais sa politique habile;
En suivant ses avis vous régnerez tranquille!....

LA DOUAIRIÈRE.

Ma fille, d'Hugonnet, en suivant les avis
Ne craint pas pour ses jours et n'est pas au Plessis...

TRISTAN, *vivement.*

Madame, choisissez: le dauphin ou la guerre!
Et peut-être, bientôt, un peuple téméraire,
Aveugle en sa fureur, et vous dictant des lois,
Ne vous laissera plus la liberté du choix!

MARIE.

D'où vient ici l'orgueil que vous faites paraître ?
Vous nous offrez la paix et vous parlez en maître !
A de pareils discours je ne répondrai pas,
Avant d'avoir, au moins, consulté les états.
Un père respecté, dès ma plus tendre enfance,
S'il m'apprit à régner, m'apprit l'obéissance ;
Et depuis qu'il n'est plus, un peuple belliqueux
A sa soumission mit un prix rigoureux :
Je l'accordai. Toujours, fidèle à ma promesse,
Je le consulte en tout, sans crainte et sans faiblesse,
Et je regarderai comme mon plus beau jour,
Le jour, où par mes soins j'obtiendrai son amour.
Pour lui, de mon bonheur, je fais le sacrifice,
Je veux, par mes bienfaits, commander sa justice ;
L'état croit-il pouvoir disposer de ma main ?
L'état, selon ses vœux, peut fixer mon hymen.

LA DOUAIRIÈRE, *bas.*

De la raison d'état malheureuse victime,
Qui pourra t'affranchir d'un peuple qui t'opprime ?

TRISTAN.

Mais, Madame...

MARIE *à Tristan.*

Il suffit ! vous avez entendu ?...
(*à la douairière,*)
Puisse mon dévoûment ne point être perdu !

(*Marie et la Douairière sortent.*)

SCÈNE IV.

TRISTAN, *seul.*

Tout comble mes souhaits et les vœux de mon maître !
Le président, sans doute, en ces lieux va paraître....
Le voici : poursuivons ! Dans ce docile cœur
Achevons de porter le trouble et la fureur !

SCÈNE V.

TRISTAN, LE PRÉSIDENT.

LE PRÉSIDENT.

Vos discours m'ont frappé ! j'en frémis, je l'avoue ;
Une odieuse trame à mes yeux se dénoue ;
Peut-être on nous trahit ?.... Dès longtems, j'entrevois
La secrète raison du mépris de nos droits.

TRISTAN.

Qui donc ici pourrait, en adroit politique
Sous le nom de Marie, asservir la Belgique ?

LE PRÉSIDENT.

Hugonnet !

TRISTAN.

Se peut-il ? lui ! vous donner des fers ?
Quels Belges à son joug pourraient donc s'être offerts ?
Dans ce cœur si prudent, quels succès ont fait naître
L'orgueil qu'un héros seul, pourrait faire paraître ?
A quel titre Hugonnet dicterait-il des lois ?
Dites-moi, qu'a-t-il fait ? et quels sont ses exploits ?....

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

Alors que le pouvoir n'est point un héritage,
C'est des hautes vertus qu'il devient le partage.
Je sais que des guerriers se plaisent dans l'erreur
Qu'on peut être tyran, dès-lors qu'on est vainqueur ;
On a vu sur un front que la gloire environne,
Au milieu des lauriers, s'élever la couronne ;
Mais ces guerriers du moins avaient sauvé l'état,
L'éclat de leurs exploits cachait leur attentat !

LE PRÉSIDENT.

L'intrigue a trop souvent enfanté l'esclavage !....

TRISTAN.

Oui, lorsque des tribuns, sans vertus, sans courage,
Méconnaissant la voix de la patrie en pleurs,
Trafiquaient froidement du prix de ses malheurs ;
Vendaient la liberté ; la mettaient à l'enchère,
Et de leur trahison recevaient le salaire !
Mais vous, défenseur né de votre liberté,
Qui servirez d'exemple à la postérité,
Vous saurez, contre tous, défendre la patrie !
Par Hugonnet jamais peut-elle être asservie ?
Un mot de votre bouche.... ouvrirait son tombeau !.

LE PRÉSIDENT, *vivement.*

Je suis son ennemi, mais non pas son bourreau !....

TRISTAN, *à part.*

A peine je contiens la fureur qui m'oppresse,
Mais il le faut encor.... (*haut.*) J'ai vu votre princesse....

LE PRÉSIDENT.

Que veut-elle?....

TRISTAN.

Écoutant les offres de ma cour,
Et des troubles voulant empêcher le retour,
Elle invoque la paix : « Désormais, me dit-elle,
» A mes sermens sacrés je veux rester fidèle ;
» Si le peuple à son tour se soumet au devoir,
» Avec lui je veux bien partager le pouvoir :
» J'abandonne, à Louis, les remparts de Boulogne ;
» Je remets, en ses mains, la fertile Bourgogne. »
Princesse, répondis-je, ah ! croyez que Louis
Vous laissera jouir de la paix à ce prix :
Même il veut.....

LE PRÉSIDENT.

Quels que soient les pensers de Marie,
D'un adroit conseiller je crains la perfidie ;
S'il ne peut, à son gré, soumettre les états,
Demandant, à Louis, le secours de son bras,
Ne peut-il invoquer un utile hyménée ?
La princesse, au dauphin, joindra sa destinée !
Il ne prévoit que trop que ce débile enfant,
Ne pouvant supporter un fardeau si pesant,
Lui laissera le sceptre !....

TRISTAN.

Eh ! pourquoi cette haine?
Vos intérêts sont ceux de votre souveraine !
Protégés par Louis....

LE PRÉSIDENT.

Ah ! pardonnez, seigneur,
Quel que soit votre roi, je crains un protecteur.

TRISTAN.

Craignez, plutôt, craignez la secrette influence,
De ces chefs factieux, jaloux de la puissance:
Si le danger existe, il est dans votre sein !

LE PRÉSIDENT.

De quels chefs parlez-vous ?.... Peut-être Ravestain ?....
Ah ! je ne vois que trop sa trahison horrible !....

TRISTAN, *à part.*

Sa fureur divisée en serait moins terrible,
Je veux la concentrer..... (*haut*) ne perdez pas l'espoir
De ramener encor Ravestain au devoir ;
Eut-il même des torts, écoutez sa défense,
Pardonnez une erreur à l'inexpérience ;
L'ami du chancelier.....

LE PRÉSIDENT.

Avez-vous le projet,
Défendant Ravestain, d'accuser Hugonnet ?....

TRISTAN.

Moi, je l'accuserais ! connaissez mieux mon âme :
Son mépris, dès longtems, et m'irrite et m'enflamme
Je l'avoue : et je sais que lui-même, à son tour,
Me voit, avec dépit, paraître à cette cour ;

Mais mon maître l'estime, et dès-lors ma colère
Doit, au fond de mon cœur, se contraindre et se taire.
Ah ! combien son orgueil, seigneur, sera flatté
De me voir, par le roi, près de lui député !
Il me faut le louer !.... Je ne saurais plus feindre !....

LE PRÉSIDENT.

C'est donc Louis ou vous, ici, qu'il nous faut craindre ?

TRISTAN.

Avec quelle injustice on soupçonne mon roi !
De me taire, en ce jour, je m'imposais la loi ....
Mais Louis ne veut pas que pour lui l'on conspire !....

LE PRÉSIDENT.

Conspirer !.... Ah ! seigneur, daignez enfin m'instruire.

TRISTAN.

De tous ménagemens il faut donc m'affranchir !....
Vous apprendrez, bientôt, qui vous devez punir !....

FIN DU SECOND ACTE.

Acte troisième.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PRÉSIDENT, RAVESTAIN.

LE PRÉSIDENT.

Vous m'apportez un ordre au nom de la princesse ?
Ce mot me semble étrange, il m'étonne et me blesse :
S'adresse-t-il à moi ? Ne se trompe-t-on pas ?
On paraît ignorer que le chef des états
Ne reconnaît ici les ordres de personne ;
Qu'il n'en reçoit jamais, et que seul il en donne.
Un lâche courtisan peut l'oublier ; mais vous?....
Pour votre noble cœur, se peut-il qu'il soit doux
D'obéir, sans murmure, aux ordres de Marie ?
Vous le voyez, on veut asservir la patrie !
Est-ce pour nous trahir que vous êtes armé ?

RAVESTAIN.

Dans votre esprit, seigneur, si l'on m'a diffamé,
A me justifier je ne veux point descendre :
Qu'on m'attaque au conseil ; je saurai me défendre.

LE PRÉSIDENT, *avec intérêt.*

Apprenez que, sans moi, vous seriez accusé :
Au vœu de ce conseil je me suis opposé;

Du moins si mon estime a pour vous quelques charmes,
Comte, faites cesser de trop justes alarmes;
Expliquez-vous, enfin!

RAVESTAIN.

Vous parlez à mon cœur :
Je cède à l'amitié, mais non à la terreur;
De quoi m'accuse-t-on ?

LE PRÉSIDENT.

Vous secondez l'audace
D'un ministre pervers, qui déjà nous menace :

RAVESTAIN.

De l'ambassadeur ?

LE PRÉSIDENT.

Non; de ce fier chancelier.....

RAVESTAIN.

Vous vous laissez surprendre à ce piége grossier ?
Hugonnet de trahir ne fut jamais capable !
Il ne souillera point sa vie irréprochable.

LE PRÉSIDENT.

Pour mieux nous asservir il veut que du Dauphin
La princesse reçoive et le cœur et la main :
Le perfide, en secret, acheté par la France,
Trafique, avec Louis, de notre indépendance.

RAVESTAIN.

Louis ?.... plus que nous deux il craint de le servir;
Il connait mieux Louis, il doit plus le haïr !

LE PRÉSIDENT.

L'ambassadeur lui-même est chargé par son maître
De venir en ces lieux féliciter le traître.
De l'espoir de régner flatte-t-il son orgueil ?

RAVESTAIN.

A son âge plutôt, l'homme pense au cercueil.
L'intérêt de Marie est le seul qui le presse ;
En elle il voit sa fille, et non pas sa princesse,
Et s'il conserve encor un pénible pouvoir,
C'est que d'un père il veut accomplir le devoir.

LE PRÉSIDENT.

Ce devoir est-il donc plus cher que la patrie ?

RAVESTAIN.

Je soupçonne l'auteur de tant de perfidie :
Lui-même, sous ses pas, il allume un volcan !....

LE PRÉSIDENT.

Qui donc soupçonnez-vous ? nommez le moi ?

RAVESTAIN.

Tristan !

LE PRÉSIDENT.

Je l'ai cru ; mais Tristan m'a donné l'assurance
Que le Belge n'a point à redouter la France.

RAVESTAIN.

Eh ! quelle foi, seigneur, méritent ses discours ?
Des envoyés des rois on connaît les détours.

LE PRÉSIDENT.

On ourdit contre nous une trâme coupable;
Tristan m'en a promis la preuve irrécusable....
Et Marie aux états n'obéit qu'à regret.

RAVESTAIN.

Un membre des états n'est-il plus un sujet?
Elle est votre princesse et votre souveraine;
Ce titre ne doit point exciter votre haine :
Et puisqu'elle a le droit ici de le porter,
Notre devoir, à nous, est de le respecter.
Est-elle née, enfin, pour régner en tutelle?
En voulant être libre, elle serait rebelle?
De quel droit osent-ils, ces tribuns factieux....

LE PRÉSIDENT, *l'interrompant.*

De quel droit osent-ils, ces rois audacieux
Mettre à la liberté de honteuses entraves?
Sommes-nous donc pour eux un vil troupeau d'esclaves?
Ces monarques si grands, que seraient-ils sans nous?
Craignons notre faiblesse et non pas leur courroux :
Sur notre abaissement repose leur puissance;
Abjurons pour jamais l'erreur de notre enfance,
Soyons libres enfin, et que l'humanité
Reprenne ainsi ses droits, son rang, sa dignité!....
Abattre les tyrans, c'est se couvrir de gloire,
Qui sait leur résister est sûr de la victoire;
Privons les, un seul jour, de l'appui de nos bras,
Et nous verrons tomber leur couronne en éclats!

Qu'ils entendent gronder la foudre plébéienne,
Et leur trône se change en roche Tarpéienne !....
Sur les siècles passés reportons nos regards :
Voyez flotter, partout, les sanglans étendards
Du despotisme altier qui flétrit nos ancêtres;
Les peuples les plus grands ont gémi sous des maîtres,
Mais bientôt rappelant leurs antiques vertus,
S'il naquit des César, il naquit des Brutus !....
Que de la liberté le flambeau tutélaire,
Trop long-tems obscurci, s'allume et nous éclaire !

RAVESTAIN.

Faut-il toujours avoir le poignard à la main ?
Pour être indépendant, faut-il être assassin ?
Ou, pour nous gouverner, le pouvoir monarchique
Doit-il être toujours ombrageux, tyrannique ?
Et cette liberté, dont vous êtes jaloux,
Ce bien si précieux, n'est-il fait que pour vous ?
Enfin lorsqu'aux états la puissance le donne,
Les états veulent-ils en priver la couronne ?
Par l'accord des pouvoirs on les voit s'affermir,
Et leur division les peut seule affaiblir.
Je ne m'en cache pas, je respecte Marie,
Mais avant tout, seigneur, je chéris la patrie;
Et si Marie, un jour, osait nous asservir,
Je serais plus que vous ardent à la punir.

LE PRÉSIDENT.

De votre dévoûment j'accepte la promesse.
Puissiez-vous la tenir !.... mais que veut la princesse ?

RAVESTAIN.

Louis vient de parler en superbe vainqueur ;
Avant que de répondre à son ambassadeur,
Notre princesse, en vous, mettant sa confiance,
Voulait vous consulter sur les vœux de la France.

LE PRÉSIDENT.

Moi !....

RAVESTAIN.

Vous-même, et De Baenst, et le Doyen et moi

LE PRÉSIDENT.

Bientôt nous connaîtrons les projets de ce roi !....
Mais je vois s'avancer, avec inquiétude,
Ces chefs de la cité : quelle sollicitude
Semble les agiter ?.... le trouble est dans leurs yeux !

RAVESTAIN.

C'est la duchesse et vous qu'ils cherchent en ces lieux ;
Je les ai convoqués au nom de la princesse. (*il sort.*)

SCÈNE II.

LE PRÉSIDENT, LE DOYEN, DE BAENST.

LE PRÉSIDENT.

(*au Doyen.*)
Doyen des magistrats, quelle crainte vous presse ?
(*à de Baenst.*)
Et vous, sage De Baenst, vous, dont l'intégrité
Maintient avec éclat l'honneur de la cité ;
Qui peut vous alarmer ?

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

DE BAENST.

Tout le peuple s'agite,
Il paraît tourmenté d'une crainte subite;
J'ai plus d'une raison de croire que Tristan
Du trouble qui s'élève est le seul artisan,
Le peuple semble ému par sa seule présence.
Il m'a fait, d'un complot, l'obscure confidence,
Il a plaint des états l'avenir malheureux,
Il m'a fait entrevoir un exil rigoureux,
M'a parlé d'un écrit.... sans cacher ma surprise,
« Expliquez-vous, lui dis-je, avec plus de franchise;
» Ne me déguisez rien : » Il s'en est défendu :
« Non, le tems, m'a-t-il dit, n'est pas encor venu. »
La princesse en ces lieux nous invite à nous rendre....
Que nous veut-on enfin, et qu'allons-nous apprendre?

LE DOYEN.

Comme vous je l'ignore, et comme vous, seigneur,
Pour sonder ses desseins, j'ai vu l'ambassadeur :
Son discours m'a paru non moins énigmatique;
Cependant, à travers toute sa politique,
J'ai cru voir qu'Hugonnet trahissait les états.
Si j'en acquiers la preuve, un indigne trépas
De son crime odieux sera la récompense.
Puisse sa trahison accomplir ma vengeance!
Juste ciel! tôt ou tard, tu punis les forfaits!
O! Mânes révérés vous serez satisfaits!
Ce ministre perfide a su, contre mon père,
De Philippe et de Charle exciter la colère....

Mon père défendit les droits des citoyens,
Et Philippe aussitôt s'empara de ses biens;
Lorsque de Gand, son fils acheva la conquête,
De mon malheureux père il fit tomber la tête !....
J'en accuse Hugonnet et non pas le tyran.
Depuis ce jour fatal l'odieux courtisan
Se montre à mes regards, souillé de ce grand crime :
Du sang qu'il fit répandre il sera la victime,
Il mourra !

LE PRÉSIDENT.

Je ne puis blâmer votre fureur.
Sans avoir à pleurer un si cruel malheur,
Je hais du chancelier la trop longue puissance.
De ces fiers Bourguignons, détestant l'arrogance,
A fléchir devant nous je veux les abaisser;
Unissons nos efforts, seigneur, pour les chasser !
Du peuple je connais l'impétueuse haine,
A l'aspect d'Hugonnet, il la contient à peine :
Depuis longtems il craint l'excès de son pouvoir,
Et cette crainte encor le tient dans le devoir.

LE DOYEN.

Mais je vois en ces lieux s'avancer la princesse.
Cachons lui nos soupçons, voilés avec adresse,
Du fougueux Ravestain pesons bien les discours,
Mais d'Hugonnet, surtout, redoutons les détours;
D'un regard scrutateur observons son visage,
Epions, dans ses yeux, le sens de son langage :
A notre attention rien ne doit échapper,
Tout l'art des courtisans ne saurait nous tromper.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, MARIE, HUGONNET, RAVESTAIN, DAMES, PAGES, etc.

MARIE, *au Président.*

Sur de grands intérêts j'ai voulu vous entendre.
Avant que je soumette aux états de la Flandre,
Les offres de la France et les vœux de Louis,
J'ai désiré, seigneurs, demander vos avis.
Du peuple, je le sais, la volonté puissante
Du conseil des états me rendit dépendante;
Mais, dans un intérêt qui ne touche que moi,
Je pouvais m'affranchir de cette dure loi;
Je ne sépare point mon intérêt du vôtre :
Je veux votre bonheur et n'en connais point d'autre....
Tristan du fils du roi m'a proposé la main,
Pensez-vous que je doive accepter cet hymen ?
Parlez-moi sans détours; pesez, avec prudence,
Et mon consentement, qui m'attache la France,
Et mon refus m'ôtant l'amitié de son roi.
Prononcez ! votre arrêt me servira de loi :
Oubliez qu'il s'agit du destin de ma vie,
Et ne pensez enfin qu'au bien de la patrie.
Dès longtems Hugonnet a disposé mon cœur
A vous immoler tout, jusques à mon bonheur.

LE PRÉSIDENT.

Ce noble dévoûment est loin de nous surprendre,
Et le peuple, de vous, ne pouvait moins attendre.

A son bonheur toujours votre cœur s'attachant,
Consulte son devoir et non pas son penchant....
Repoussons de Louis la funeste alliance!
La Belgique bientôt, vassale de la France,
Verrait fermer ses ports, enlever ses vaisseaux,
Détruire ses remparts, piller ses arsenaux.
Que pourrons nous alors opposer à ses armes?
En triompherons-nous par de honteuses larmes?
D'ailleurs quel est ce fils?.... un enfant énervé,
Dans un obscur château, loin du monde, élevé.
Un enfant, dont le père étouffa l'énergie,
Pourrait-il être un chef digne de la patrie?
Il nous rappellerait ces princes indolents,
Dont les vils favoris, despotes insolents,
Prolongeaient à dessein la misérable enfance;
Il n'offre rien de grand, pas même en espérance!

DE BAENST.

Le fils de Frédéric, le fier Maximilien,
Sollicite l'honneur d'un si noble lien;
Et l'appui de son père, intimidant la France,
Avec égalité maintiendrait la balance;
Il nous protégerait!....

HUGONNET.

Je plains un faible état
Qu'on abaisse à subir un tel protectorat!
Entre deux chefs puissans l'Europe divisée,
A leur ambition est sans cesse exposée;
Louis règne au midi, l'Empereur règne au nord;
S'ils devenaient rivaux, quel serait notre sort?

Sur nous seuls tomberaient les horreurs de la guerre;
Tous deux, pour se défendre et couvrir leur frontière,
Transporteraient leur camp au sein de ce pays;
Par tous deux, tour-à-tour, épuisés, envahis,
Nous verrions déchirer ce faible territoire,
Pour nous seraient les maux, pour eux serait la gloire!

RAVESTAIN.

Dans les rangs du plus fort nos soldats confondus,
Attaquant nos foyers vainement défendus,
Iraient donc prodiguer et leur sang et leur vie,
Eux-mêmes déchirant le sein de leur patrie!
On les verrait bientôt, se rappelant nos droits,
Détester en secret leurs coupables exploits,
Rougir de leur triomphe, expier par leurs larmes
La honte de leur gloire et l'éclat de leurs armes!
Ah! plaignez le destin des malheureux guerriers
Dont la patrie en deuil abhorre les lauriers!
Telle sera l'horreur de notre destinée,
Si vous accomplissez ce funeste hyménée!....
Que d'autres, de Louis mendiant la faveur,
Se jettent dans ses bras par contrainte ou par peur;
On ne verra jamais les fils de la Belgique
Déshonorer leur nom, souiller leur gloire antique,
Trahir, par intérêt, leurs sermens les plus doux,
Et vendre leur princesse à quelque indigne époux!

LE DOYEN.

Que celui qui des cours recherche l'esclavage
Aille, de rois en rois, vendant son vil hommage,

Mendier des honneurs dont il est si jaloux !
Mais de tels sentimens ne sont pas faits pour nous,
Nous, que pour la patrie un saint transport enflamme,
Nous, qui sentons brûler, dans le fond de notre âme,
Cet amour de l'honneur et de la liberté,
En qui le nom de Belge excite la fierté !

DE BAENST.

Mais si l'on nous attaque, en ces dangers extrêmes,
Qui voulez-vous enfin qui nous sauve ?....

RAVESTAIN.

Nous-mêmes !
Un peuple tout entier qui combat pour ses droits
Ne saurait redouter la colère des rois.
En vain pour l'asservir excitant ses alarmes,
Contre lui, lâchement ils unissent leurs armes ;
Confiant dans ses droits et dans sa liberté,
Il peut être vaincu, mais n'est jamais dompté !

MARIE.

Seigneurs, je sais que tous vous aimez la patrie :
J'espérais entre vous trouver plus d'harmonie,
Tant d'avis différens ne me décident pas,
Il faudra, je le vois, consulter les états.
Croyez pourtant, croyez que, dans cette journée,
Assurant votre sort plus que ma destinée,
Je veux, dans un époux, trouver un défenseur ;
Je saurai, s'il le faut, commander à mon cœur :
Je chéris mes sujets, leur intérêt m'enflamme,
Et c'est le seul amour auquel s'ouvre mon âme.

Mais, sans en murmurer si je cède aux avis,
D'un pareil dévoûment je réclame le prix.
C'est à vous d'imiter, quand l'état nous contemple,
Cette soumission dont je donne l'exemple;
On verra que je puis, sans crainte ou repentir,
Et me sacrifier, et me faire obéir.

(*Elle sort avec Hugonnet et Ravestain.*)

SCÈNE IV.

LE PRÉSIDENT, LE DOYEN, DE BAENST.

LE PRÉSIDENT.

Eh! bien, vous l'entendez, c'est l'envoyé de France
Et non point Hugonnet qui veut cette alliance.
Tristan ne serait-il qu'un adroit délateur,
Un agent de révolte, un perfide imposteur?
Jugeant cette union indigne de Marie,
Ravestain a montré sa fougueuse énergie
Pour faire rejeter les offres de Louis;
Et lorsque la princesse invoque nos avis,
Pouvons nous l'accuser de vouloir se soustraire
Au pouvoir des états qu'elle-même révère?
Elle vient franchement, reconnaissant nos droits,
De rendre un pur hommage à nos antiques lois;
Mais ici, de Tristan, quel étrange mystère
Semble encor nous cacher le douteux caractère?
De cet ambassadeur, que j'attends en ces lieux,
Nous saurons pénétrer l'esprit insidieux.
Reposez-vous sur moi!.... Mais je le vois paraître.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, TRISTAN.

LE PRÉSIDENT.

Comment le roi Louis se venge-t-il d'un traître,
Qui, sous un masque adroit, comme médiateur,
Fait craindre des complots dont il est seul l'auteur ?

TRISTAN, *à part.*

Ici j'ai ma réponse.... (*haut*) un terrible supplice
De son crime exécrable a bientôt fait justice;
Et le lâche, pour prix de ses honteux efforts,
Porte sur l'échafaud sa tête et ses remords !

LE PRÉSIDENT.

Et quand chez l'étranger il reçut la naissance ?....

TRISTAN.

Un éternel exil en délivre la France.

LE PRÉSIDENT, *bas.*

Il dicte son arrêt.... (*haut*) les plus adroits détours
Ne sont, pour vous sauver, que de faibles secours.

LE DOYEN, *à Tristan.*

N'ajoutez pas l'audace à tant de perfidie !....

LE PRÉSIDENT.

Vous avez proposé le dauphin à Marie ?
Mais la princesse, avant de vouloir l'accepter,
Sur un si grand sujet vient de nous consulter :

Le chancelier, guidé par son expérience,
Repousse le Dauphin et l'appui de la France !
Sur lui, sur Ravestain, vous avez fait planer
Des soupçons qu'on pourrait contre vous détourner :
Répondez, ou fuyez !.... Le peuple, en sa colère,
Oublîrait ce qu'il doit à votre caractère !

TRISTAN.

Ah ! si je n'écoutais que mon juste courroux,
Je devrais !.... Mais je veux vous servir malgré vous :
Qu'enfin la vérité détruise l'imposture !
Vous le voulez !
(*Il tire un papier qu'il montre au Président.*)
Eh ! bien, quelle est cette écriture?

LE PRÉSIDENT, *regardant la lettre.*

C'est celle de Marie.

TRISTAN, *lui remettant la lettre.*

Oui, seigneur ; mais lisez !....
(*Le Président, en lisant, paraît très agité.*)

DE BAENST.

Quel est donc cet écrit?.... Eh! quoi ! vous frémissez !....

LE PRÉSIDENT.

Oh ! trahison horrible ! ô complot détestable !
Je n'en puis plus douter, la princesse est coupable !
De nos droits les plus saints ils pensaient trafiquer !....

LE DOYEN, *vivement.*

Mais cet écrit, veuillez nous le communiquer !

LE PRÉSIDENT.

Le voici! connaissez cet acte d'impudence;
Qu'il excite en vos cœurs la soif de la vengeance!
(*Il lit.*)
« Je le dis à vous seul; mon sort est malheureux !.....
» Faut-il que des états je ne sois que l'esclave?
» Jusques dans mon palais l'ambition me brave;
» Et lorsqu'on m'a dicté des ordres rigoureux,
» Il faut bien m'y soumettre avec obéissance!
» Hugonnet et ma mère ont seuls ma confiance,
» Et je puis écouter leurs sincères avis;
» Plus à moi qu'aux états Ravestain est soumis.
» Faut-il que malgré moi, l'on m'ait réduite à feindre?
» Hugonnet vous dira si mon sort est à plaindre!
» Si, pour avoir la paix, je vous livrais Arras,
» J'aurais à redouter la haine des états!.... »
La princesse a tracé cette lettre parjure,
Qui porte d'Hugonnet l'indigne signature!....
Qu'en dites-vous, seigneurs?

LE DOYEN.

Qui méprise nos droits
Se livre sans retour à la rigueur des lois!
La princesse!....

TRISTAN.

Elle est jeune et sans expérience;
Sa honte et sa douleur seront votre vengeance.
Ce criminel écrit, un autre l'a dicté,
Et vous devez punir son infidélité.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

Mais tout en écoutant le courroux qui vous presse,
Jusques dans ses erreurs respectez la princesse.
La mort ne doit jamais punir un souverain :
Le juge d'un tyran parait un assassin ;
Le juste châtiment qui venge d'un perfide,
Si ce perfide est roi, n'est plus qu'un parricide !....
La princesse vous trompe ; il faut plaindre son sort :
Un autre vous trahit....

LE DOYEN.

Qu'il subisse la mort !
Que son exemple apprenne à la race future,
Comment, dans un ministre, on punit un parjure !....
Si quelqu'ambitieux, avide de pouvoir,
Tentait un jour encor de trahir son devoir,
Qu'il pense à ce ministre, et que de son supplice
Le souvenir l'arrête au bord du précipice !....
Les chefs de la cité, pour juger Hugonnet,
Vont se rendre en ces lieux.... mais gardons le secret.

(*Ils sortent tumultueusement.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

Acte quatrième.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIE, LA DOUAIRIÈRE, HUGONNET.

MARIE.

O déplorable jour !.... ô souffrance cruelle !....
Entendez-vous ces cris de la foule rebelle?
Leur sauvage allégresse, et leurs sombres accens,
D'un malheur trop prévu précurseurs menaçans,
M'épouvantent !.... je crains un complot sanguinaire;
Je crains de ce Tristan, l'infâme caractère;
D'affreux pressentimens me glacent de terreur;
Il semble que la mort soit au fond de mon cœur !....

LA DOUAIRIÈRE.

* Ma fille, repoussez ces funestes pensées,
* Et ne redoutez point les clameurs insensées
* D'un peuple dont un jour allume le courroux,
* Et que le jour qui suit ramène à nos genoux.

HUGONNET.

De ces murs Ravestain déjà parcourt l'enceinte;
Jusques à son retour suspendez votre crainte.

MARIE.

De ma terreur sachez la secrète raison :
D'un prince astucieux je crains la trahison ;
Peut-être qu'en Louis je fus trop confiante!....
S'il livrait aux états cette lettre imprudente ?...

LA DOUAIRIÈRE.

Pourrait-il abuser de votre bonne foi ?
Il se rappellera, ma fille, qu'il est roi !

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, RAVESTAIN.

RAVESTAIN, *agité.*

Du peuple, chaque instant semble accroître l'audace ;
Dans son égarement déjà même il menace ;
Partout règne le trouble et la confusion :
On parle de complots, de conspiration;
On parle de malheurs, de crime, de vengeance....
Et j'ai même entendu le mot de déchéance !
Mais comptez sur mon bras.

MARIE.

Le peuple est irrité ;
Et connaissant l'excès de sa férocité,
(*à Hugonnet.*)
Je crains pour vous, seigneur, quelqu'affreuse infortune ;
Un sinistre penser malgré-moi m'importune,
Vainement je l'écarte, il m'obsède toujours ;
De la raison en vain j'invoque le secours !

LA DOUAIRIÈRE *à Ravestain.*

Qui peut donc exciter cette étrange furie ?....

RAVESTAIN.

Chacun fuit mon aspect : de moi l'on se défie,
Et le peuple exalté, qui veut des chefs nouveaux,
Croit trouver, dans leur nombre, un remède à ses maux.
Ces chefs me sont connus : Baradot, Touteville
Répandent en secret leurs fureurs dans la ville ;
Le féroce La Marck et ce fougueux Doyen,
(S'adressant à Hugonnet.)
Qui vous conteste ici le nom de citoyen ;
De Baenst, le Président, et St.-Pol et De Grave,
Voilà ceux qui voudraient vous traiter en esclave,
(à Marie.)
Madame, et voilà ceux dont l'injuste courroux
(à Hugonnet.)
Vous menace, seigneur, des plus terribles coups.

HUGONNET.

Dès longtems je gémis de leur injuste haine ;
Ils ne se sont contraints si longtems qu'avec peine,
Mais quelque soit enfin mon destin à venir,
Ils pourront se venger et non pas me punir !
Si de mes envieux le pouvoir est immense,
Je les méprise tous, fort de mon innocence.

RAVESTAIN.

Si je voyais pour vous s'accroître le danger,
Je saurais le combattre, ou bien le partager.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, LE PRÉSIDENT, *suivi de quelques gens armés.*

LE PRÉSIDENT.

Madame, j'accomplis un devoir bien pénible,
Si de mes fonctions la rigueur inflexible,
En ce jour, malgré-moi, me force à vous prier
De vous rendre aux états pour vous justifier.
Je remplis à regret ce triste ministère.

MARIE, *bas et alarmée.*

Qu'entends-je ?... Juste ciel !... Quel est donc ce mystère?
(*Haut.*)
Moi, me justifier !... quel crime ai-je commis ?
Que veulent les états ?... Qui les a réunis?

LE PRÉSIDENT.

Partageant avec vous l'autorité suprême,
Ils pouvaient s'assembler. ..

MARIE.

Quelle arrogance extrême !....
Si mon père vivait, députés insolens,
A mes genoux ici vous seriez tous tremblans ;
Mais ma bonté, peut-être, a pu vous faire croire
Que de ma dignité j'ai perdu la mémoire,
Je reprends ma puissance ! éloignez ces soldats,
Je le veux : librement je me rends aux états.
(*Le président fait signe aux soldats de se retirer.*)

De m'attendre en ces lieux épargnez vous la peine,
Laissez-moi ! Les états vont voir leur souveraine !
(*Le Président sort.*)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* LE PRÉSIDENT.

LA DOUAIRIÈRE.

* Cet orgueil, quoique juste, est un faible rempart ;
* Vos droits sont méconnus, ma fille ; il est trop tard
* De marcher sur les pas de votre auguste père.
* S'il se montra toujours inflexible et sévère,
* Il opposait au moins, pour maintenir ses droits,
* A la rebellion l'éclat de ses exploits ;
* Mais vous, qui, maintenant, n'avez plus d'autres armes
* Que vos douces vertus, vos malheurs et vos larmes,
* Cessez de déployer une juste fierté,
* Et subissez la loi de la nécessité !

HUGONNET.

* Souvent, madame, on montre un utile courage
* Bien moins en résistant qu'en cédant à l'orage :
* Je croyais être seul l'objet de leur fureur ;
* Depuis que votre sort s'unit à mon malheur,
* Que l'on vous abandonne à leurs injustes haines,
* J'oublie et mon danger et mes secrètes peines,
* Pour ne songer ici qu'à votre propre sort ;
* Si je pouvais du moins vous sauver par ma mort !...
(*Marie et Hugonnet sortent ensemble.*)

SCÈNE V.

LA DOUAIRIÈRE, RAVESTAIN, TRISTAN.

TRISTAN.

* Ah ! calmez mes soupçons et mon inquiétude !....

RAVESTAIN *à la douairière.*

* Eh ! qu'avons-nous besoin de sa sollicitude ?....

TRISTAN.

Marie est en danger, et je viens vous offrir....

RAVESTAIN.

Assez d'autres, sans vous, sauront la secourir !
Votre audace, en secret, conspirait notre perte,
Mais de vos noirs complots la trame est découverte :
Vous êtes démasqué, retournez au Plessis !
Allez offrir vos soins au perfide Louis;
De votre mission la tâche est accomplie ;
Vous avez entendu le refus de Marie,
Que faites-vous ici ?

TRISTAN.

Vous qui m'interrogez,
Qui vous donne ce droit ?

RAVESTAIN.

Qui ?.... moi !

TRISTAN.

Vous outragez,

Pour la seconde fois, mon sacré caractère;
Louis saura punir un jeune téméraire !

RAVESTAIN.

Moi, je saurai punir tes discours insultans.

TRISTAN.

Nous allons nous revoir, comte, dans peu d'instans....

RAVESTAIN *portant la main à son épée.*

Sortons !....

TRISTAN.

Ecoutez-moi....

RAVESTAIN.

Perfide, tu t'abuses ;
C'est ton sang qu'il me faut et non pas tes excuses !

LA DOUAIRIÈRE.

Devant moi, Ravestain, au moins modérez-vous !
Vous nous servez bien mal par ce bouillant courroux.

RAVESTAIN.

Qui pourrait, en ces lieux, supporter sa présence ?....

TRISTAN *à la douairière.*

Je m'éloigne !.... (*A Ravestain.*) Un moment suffit à la vengeance !

RAVESTAIN.

Va ! des événemens, je vais suivre le cours,
Je t'en rends responsable.... il y va de tes jours !

SCÈNE VI.

LA DOUAIRIÈRE, RAVESTAIN, HUGONNET.

LA DOUAIRIÈRE.

Quoi, déjà de retour, seigneur, sans la princesse ?

RAVESTAIN *vivement.*

Non ! vous n'avez pas eu la coupable faiblesse
De l'abandonner seule, en ce moment fatal,
A l'animosité d'un affreux tribunal ?

LA DOUAIRIÈRE.

Ne l'avez-vous pas dit ? Vous êtes sa famille ?....

HUGONNET.

Un père a-t-il jamais abandonné sa fille ?....
En entrant au conseil, des murmures confus
Ont rendu, quelques tems, nos efforts superflus;
Mais bientôt la princesse, obtenant le silence,
Avec noblesse et calme au milieu d'eux s'avance :
« Vous qui m'avez, dit-elle, appelée en ces lieux,
» Vous, nobles défenseurs des droits de vos ayeux,
» Voulez-vous usurper les droits de la couronne ?
» Pourquoi vous assembler sans que je vous l'ordonne ?..
» — Il est tems, dit La Marck, de vous désabuser ;
» Vous venez vous défendre, et non point accuser !...
» Madame, ignorez-vous qu'au nom du peuple même
» Nous sommes assemblés ?.... L'éclat du diadème,
» Qui vous aveugle encor, comme tant d'autres rois,
» N'autorise jamais à mépriser les lois !

» Vous voulez, en secret, au conseil vous soustraire ?
» De l'appui de Louis, Arras fut le salaire !
» Qu'avez-vous à répondre ?... » A ces mots insultans,
J'ai su, non sans effort, commander à mes sens ;
J'ai voulu, contre tous, défendre la princesse ?
« Avez-vous oublié son auguste promesse ?
» Dis je. » Le président m'interrompant aussi :
« — Arrêtez, me dit-il : qui vous appelle ici ? »
» — Vos intérêts, mes droits, et votre souveraine !... »
Bientôt ces furieux, dans leur aveugle haine,
Ne pouvant la combattre ont étouffé ma voix,
Et j'ai dû leur céder pour la première fois !
Contre tant d'ennemis que pouvais-je entreprendre ?
Alors de ce conseil qui craignait de m'entendre,
Indigné, je sortis ; et j'attends près de vous,
Contre Marie et moi, l'effet de leur courroux.
Mais voici la princesse !

RAVESTAIN.

Elle pleure !...

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, MARIE.

MARIE *se jetant dans les bras de sa mère.*

Ah ! ma mère !....

LA DOUAIRIÈRE.

De grace suspendez cette douleur amère :
Pourquoi ces pleurs cruels, ces soupirs, ces sanglots ?

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

MARIE.

Le ciel a mis enfin le comble à tous mes maux !...
C'était peu d'obéir, comme une vile esclave,
Aux ordres d'un conseil qui m'outrage et me brave,
C'était peu d'oublier la fierté de mon rang,
Pour calmer leur fureur faut-il encor du sang ?....

RAVESTAIN.

Que dites-vous ? Quel sang oseraient-ils répandre ?

MARIE.

Je ne puis m'expliquer ; mais vous devez m'entendre ;
Je voudrais écarter un noir pressentiment !....

LA DOUAIRIÈRE.

Cessez de vous livrer à cet égarement.

MARIE.

Il semble qu'à mes yeux le destin se déroule ;
Je voudrais arrêter chaque heure qui s'écoule ;
(*à Hugonnet.*)
Je crains pour vous, seigneur, un funeste avenir !....
En vous, c'est la vertu, qu'on s'acharne à punir.

HUGONNET.

Près de vous je crains peu le sort qui me menace ;
Que me fait des Gantois la turbulente audace ?
J'ai vu tous les états s'élever contre vous !....
Peut-on me réserver de plus sensibles coups ?

MARIE.

Votre absence, un moment, a suspendu leur rage ;
Mais j'ai dû supporter un plus terrible orage :
Bientôt le président, se levant en fureur,
Par un sombre regard me glaça de terreur :
« Quelle main, me dit-il, traça ces caractères,
» Des complots les plus noirs muets dépositaires ?
» Qui dicta cette lettre ? » — Il dit, et de son sein
Il tire cet écrit qu'avait tracé ma main;
Je reconnais Louis, et je me vois trahie ;
Je demeure sans voix à cette perfidie ;
Un silence de mort régnait autour de moi :
Tout, jusqu'à ce silence, augmentait mon effroi ;
Ils hésitent d'abord ; incertains dans le crime,
Ils ne savent encor qui choisir pour victime,
Lorsque La Marck enfin, pour assurer leur choix,
Et pour perdre Hugonnet, fait éclater sa voix :
« Tournai vient d'être pris; Cambrai va bientôt l'être, »
S'écria-t-il soudain ; « Hugonnet est le traître
» Qui, lui-même, à Louis a livré leurs remparts ! »
On croit à ce mensonge : alors, de toutes parts,
S'élève, contre vous, le cri de la vengeance ;
Vous entendrez bientôt prononcer la sentence :
Déjà, par les états, en ces lieux député
Le président s'est joint aux chefs de la cité ;
Dans un instant leur haine atteindra la victime ;
Ici même, à vos pieds, va se creuser l'abîme.
Cherchez, pour vos vertus, de plus heureux climats,
Loin de moi, mais du moins à l'abri du trépas !

Vous l'avez dit : « Souvent on montre un grand courage
» Bien moins en résistant qu'en cédant à l'orage !.... »
Le peuple, qui ne voit en vous qu'un criminel,
Croira n'être que juste en devenant cruel ;
Sauvez-le de sa rage !...

HUGONNET.

Honorant ma mémoire,
Un jour, il me rendra son estime et ma gloire ;
Il se repentira d'une injuste fureur ;
De mourir innocent ne m'ôtez pas l'honneur.

MARIE *à Ravestain et à sa mère.*

Unissez votre voix à ma voix suppliante ;
Arrachez à la mort la victime innocente !...

RAVESTAIN.

Ah ! croyez-vous que, sourd au cri de mon honneur,
Je sois, de ce forfait, paisible spectateur ?
Je veux....

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, UN OFFICIER *suivi de quelques gardes.*

L'OFFICIER *à Hugonnet.*

Au nom des lois, seigneur, je vous arrête !
A se rendre en ces lieux tout le conseil s'apprête.

(*Hugonnet lui remet son épée.*)

RAVESTAIN.

Eh ! quoi, sans murmurer, vous pourriez obéir
A des juges pervers qui vous feront périr ?
(*à l'officier.*)
Les états, à ce point, poussent-ils l'arrogance ?
De près le repentir suivra tant d'insolence !...

HUGONNET.

Seigneur, cet envoyé me parle au nom des lois,
Si je lui résistais, je perdrais tous mes droits.

MARIE.

Je ne vous quitte plus....

HUGONNET.

Un moment si pénible
Pourrait, à votre cœur, porter un coup terrible :
Ici, votre présence aigrirait leur courroux ;
Je sens que je serai plus calme loin de vous ;
Veuillez vous dérober....

MARIE *à Hugonnet.*

Eh bien ! je me retire ;
(*à Ravestain.*)
Mais du cours des débats, comte, venez m'instruire.

RAVESTAIN.

Pour les jours d'un ami, partageant votre effroi,
Madame, en ce danger, reposez-vous sur moi.

SCÈNE IX.

(Le conseil de ville s'assemble ; entre autres Membres on y remarque le Président, le Doyen, De Baenst, etc., etc.)

LE DOYEN.

Vous, qui du peuple, ici, tenez votre puissance,
Vous, qu'il voulut charger du soin de sa vengeance,
Rappelez-vous, seigneurs, de quels abus sanglans
Ce peuple eut à gémir sous ses Ducs insolens....
Des grands, rappelez-vous l'affreuse tyrannie
Qui, depuis trop longtems, pèse sur la patrie ;
Nos pères, écrasés sous le poids des impôts,
Souffrans et n'osant pas se plaindre de leurs maux !....
Des Gantois on connait les nombreux sacrifices ;
(Regardant Hugonnet.)
D'un ministre pervers on sait les injustices.....
On sait qu'au prix de l'or, vendant l'impunité,
Il foulait à ses pieds l'honneur et l'équité !
Mais pourquoi rappeler une si longue injure ?
Nous sommes assemblés pour juger le parjure ?
Le pouvoir d'accuser m'est donné par les lois,
Le peuple tout entier va parler par ma voix....
(à Hugonnet.)
Hugonnet de Saillant, le peuple vous accuse
D'avoir ; pour le trahir, joint l'audace à la ruse,
Et sans le consulter, sans l'aveu des états,
Aux mains du Roi Louis d'avoir remis Arras ;
Répondez !..

HUGONNET.

Il est vrai, je remis à la France,
Une ingrate cité, qu'on laissa sans défense ;
Mais, en la soumettant au pouvoir de Louis,
Aux ordres de ma cour, malgré moi, j'obéis ;
Ne croyez pas au moins que, pour sauver ma tête,
Je veuille sur Marie attirer la tempête,
A des moyens si bas je n'aurai pas recours :
Mon honneur se refuse à de honteux détours;
Je prétends au contraire, excuser la princesse.
Quand un lâche abandon augmenta sa détresse,
Que fit pour la sauver le conseil des états?
Dans quels remparts a-t-il envoyé des soldats?
A-t-il, contre Louis, défendu la Bourgogne?
Osa-t-il essayer de reprendre Boulogne?
En cédant à Louis une seule cité,
Marie a satisfait à sa cupidité!....
De vous livrer à lui si j'eusse été capable,
Je jouirais du fruit de cet acte coupable,
Et, loin d'être en ce jour en butte à vos fureurs,
Je serais à sa cour accablé de faveurs.
Vous ne l'ignorez pas : de cette perfidie
Que d'exemples pourraient excuser l'infamie !
Rappelez-vous, Seigneurs, Commines et Mouy,
Le jeune Vermandois, le malheureux Vergy
Et tant d'autres encor, sans ayeux et sans gloire,
Dont je livre au mépris la honteuse mémoire :
Je préfère, à l'éclat de leur impunité,
Le dangereux honneur de ma fidélité.

LE DOYEN.

C'est vous qui, pour flatter le père de Marie,
Sans relâche, excitiez son turbulent génie !....
Repoussez, s'il se peut, cette accusation ?

HUGONNET.

Vous connaissiez et Charle et son ambition :
Loin qu'il fallût jamais l'exciter à la guerre,
Vous-même, l'appelant du nom de téméraire,
Vous l'avez vu voler, au mépris de ma voix,
De périls en périls, mais d'exploits en exploits !

LE DOYEN.

C'est vous qui, de ce Duc armant la méfiance,
Avez livré mon père à sa lâche vengeance :
Par vous, sur l'échafaud, il a trouvé la mort !....

HUGONNET.

Il osa conspirer.... il mérita son sort !....

LE DOYEN.

Quel doit-être le tien ?.... de tes mains sacriléges
On t'a vu déchirer nos sacrés priviléges ;
Ce crime, le plus grand de tous les attentats,
N'est point assez puni même par le trépas !

HUGONNET.

Ah ! loin de redouter votre fureur extrême,
J'en appelle au conseil, j'en appelle à vous-même.
Vous ne pouvez nourrir une fatale erreur
Qui blesse ma vertu, non moins que votre honneur ;

Je ne crains point qu'ici le fer de la vengeance
Aux mains d'un magistrat remplace la balance;
Si l'on a vu les Ducs modifier vos lois,
Ce n'est point malgré vous qu'ils ont restreint vos droits.
Vous-mêmes, fatigués de sanglantes querelles,
Vous vous êtes soumis à leurs chartes nouvelles,
Et ces droits, dont alors vous fîtes l'abandon,
Les eût-on tous détruits, m'en accusera-t-on ?
Faut-il, lorsqu'un parti veut frapper ses victimes,
Que des erreurs d'un autre il leur fasse des crimes ?
S'il est vrai qu'en secret, on ait proscrit mes jours,
Frappez !.... à vos fureurs donnez un libre cours;
Je n'ai plus rien à dire, alors, pour ma défense :
Accusez, condamnez, je garde le silence :....
Au céleste séjour règne un juge éternel !....
Ce juge vous entend !.... et tout homme est mortel ;
Ce juge redoutable, au jour de sa colère,
Saura pour vous frapper, retrouver son tonnerre !

LE DOYEN.

C'en est trop !.... punissons, d'un juste châtiment,
Celui qui croit braver le peuple impunément!
C'est peu de nous braver: dans sa coupable audace,
Par de-là le tombeau sa haine nous menace !
Vous tous qu'il outragea, vous tous qui frémissez,
Vous savez ses forfaits.... levez vous !... prononcez !....

(*ils se lèvent.*)

RAVESTAIN.

Non ! arrêtez, Seigneurs, songez à l'infamie
Qui, si vous le frappez, poursuivra votre vie!

Voyez ses cheveux blancs ! songez à ses vertus !
Songez....

LE PRÉSIDENT.

Epargnez-vous des discours superflus;
Abandonnez ces lieux; allez à la frontière
Montrer aux ennemis cette fureur altière !
Tournai vient d'être pris, et vous êtes ici ?....

RAVESTAIN.

D'Hugonnet c'est ici que doit être l'ami !
C'est ici le séjour d'une autre infortunée,
Qui, peut-être, en vos cœurs est déjà condamnée.
Quand son père adoptif, languissant dans vos fers,
N'a que trop à gémir sur ses propres revers;
Qui la protégerait en ce danger extrême ?
La fuir serait la perdre, et m'avilir moi-même.
Je cours la prévenir, et ne dis plus qu'un mot :
Si vous exécutez ce funeste complot;
Sous les coups des méchants, si la vertu succombe,
Peut-être Gand verra creuser plus d'une tombe !
Si vous êtes unis, le peuple est divisé;
Croyez-vous qu'Hugonnet soit le seul accusé ?
Tel qui parle aujourd'hui comme un juge sévère
Pourrait demain du peuple éprouver la colère;
J'ai de nombreux amis; je puis les rassembler....
C'est vous qui répondrez du sang qui va couler !....

(*il sort.*)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, (*excepté Ravestain.*)

LE DOYEN, (*il fait signe qu'on emmène Hugonnet qui sort avec les gardes.*)

Qu'Hugonnet se retire.... il faut un grand exemple,
Et la patrie entière aujourd'hui nous contemple;
Nobles vengeurs des lois, prononcez sur son sort :
Que pensez-vous, seigneurs, qu'il mérite ?

(*le Doyen recueille les voix.*)

DE BAENST.

La mort !

UN AUTRE MEMBRE.

L'exil !

LE DOYEN.

La mort !

PLUSIEURS MEMBRES *ensemble.*

La mort !

LE PRÉSIDENT.

Banni de sa patrie,
Qu'il traîne, loin de nous, sa vieillesse flétrie.

LE DOYEN.

Il n'accomplira pas ses projets criminels;
La mort est prononcée !....

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, MARIE, RAVESTAIN.

MARIE, *vivement.*

Ecoutez-moi, cruels!
Si son amour pour moi fut à vos yeux un crime,
C'est moi qu'il faut punir!.... Voici votre victime;
N'épargnez pas en moi le reste malheureux
Du noble sang des Ducs, qui vous est odieux!....
Si mon ministre enfin est digne du supplice,
Il fit tout par mon ordre, et je suis sa complice:....
Pourquoi donc hésiter?.... qu'attend votre courroux?
Sur la fille des Ducs précipitez vos coups!
Ah! d'un illustre sang ne soyez point avare;
Le conseil à demi ne sera point barbare!....
Non! ne m'imitez pas; dressez les échafauds!
J'ai laissé trop longtems reposer les bourreaux!
Si, depuis que je règne, on m'a souvent trahie,
Par mon ordre quel Belge a donc perdu la vie?
Veut-on de ma bonté me faire repentir?
Par la mort d'Hugonnet voudrait-on me punir?

LE DOYEN.

Laissez un libre cours, madame, à la justice:
Le peuple attend de nous un cruel sacrifice;
Mais il est nécessaire; acceptez nos regrets;
Le peuple, du conseil, va juger les décrets:
Qu'on l'introduise ici!.... (*le peuple entre*) Peuple que je révère,
L'on vient de prononcer un jugement sévère:

D'Hugonnet, le conseil ordonne le trépas.
Il dépend de vous seuls qu'il ne succombe pas ;
Parlez!.... vous pouvez seuls révoquer la sentence !
(*au conseil.*)
Ils se taisent, seigneurs !....

MARIE. *presque défaillante.*

Ce terrible silence
Confirme mon malheur, et l'arrêt de sa mort!....
(*on entraîne Marie.*)

LE DOYEN.

Qu'à l'instant Hugonnet soit instruit de son sort!
Avant la fin du jour que le traître périsse,
Et que Louis enfin nous respecte et frémisse!....

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

Acte cinquième.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIE, LA DOUAIRIÈRE, RAVESTAIN.

LA DOUAIRIÈRE.

Dans quel abaissement est tombé le pouvoir !....

MARIE.

Un effroyable arrêt m'a ravi tout espoir !
De mon père, la cendre est encore fumante,
Qu'un affreux tribunal vient porter l'épouvante,
Et le deuil, et la mort dans ce cœur abattu !

LA DOUAIRIÈRE.

Aux malheureux mortels que sert donc la vertu ?

RAVESTAIN.

Plus de stériles pleurs !.... appelons la vengeance !
Tout semble nous trahir, même la providence !....

MARIE.

Invoquons son appui, mais ne l'offensons pas !

RAVESTAIN.

Je ne veux espérer qu'en l'appui de mon bras :
Ma voix, de mes amis a réveillé l'audace,
Pour soustraire Hugonnet au sort qui le menace ;

Et si nous échouons, si son sang doit couler
Que d'autres avant lui vous verrez immoler !....
Tristan et le Doyen, pour prix de tous leurs crimes,
Seront de ma fureur les premières victimes.

MARIE.

Je redoute les maux qu'annonce votre voix;
En sauvant Hugonnet, épargnez les Gantois !

(*Ravestain sort.*)

SCÈNE II.

LA DOUAIRIÈRE, MARIE.

MARIE.

Dans mon cœur je sens naître un rayon d'espérance !
Ciel ! que vois-je ?.... Hugonnet lui-même ici s'avance !...

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, HUGONNET, *enchaîné*, *gardes*.

MARIE.

Il vient me déchirer par ses derniers adieux;
La mort est dans mon cœur, le calme est dans ses yeux !...

(*à Hugonnet.*)

Mon père !....

HUGONNET.

Je suis fier d'un nom, dont sa tendresse
A mon dernier moment honore ma vieillesse.
Oui, je suis votre père, et ce titre si doux
Me fait, d'un sort cruel, supporter tous les coups;
Je meurs content !....

MARIE.

Hélas! quand c'est lui qui succombe,
Un seul mot le console, il ne voit plus la tombe.

HUGONNET.

Oui, je meurs satisfait, j'ai rempli mon devoir !
D'un destin plus heureux ne perdez pas l'espoir....
(*avec inspiration.*)
* Il est de ces momens de prévoyance extrême
* Où notre âme s'élève au-dessus d'elle-même;
* Elle voit l'avenir.... elle lit dans les cieux :
* Ton destin, mon pays, se déroule à mes yeux !....
* O ! mon Auguste fille, en une paix profonde,
* Bientôt tes descendans gouverneront le monde !....
* Des peuples divisés, au nom d'un Dieu de paix,
* Avilissent leur nom par de sanglans forfaits !....
* Citoyens malheureux !.... dans ces jours lamentables,
* Je vois de l'étranger les fureurs implacables
* De la patrie en deuil poursuivre les enfans !....
* La discorde civile agite ses serpens !....
* A des chefs conquérans forcés de rendre hommage
* Nous étalons l'orgueil d'un brillant esclavage....
* Sous un pénible joug il faut courber le front....
* Le Batave bientôt partage notre affront....
* Les tems sont accomplis !.... Une splendeur nouvelle
* Promet à la patrie une gloire immortelle !....
* Sous des rois tolérans courez vous réunir;
* Ils vous rendront vos lois, qu'ils sauront maintenir....
(*à Marie.*)
Mais calmez la douleur où votre âme se livre !

Le ciel ne m'eût laissé que peu de tems à vivre,
S'il eût à la nature abandonné mes jours !

MARIE.

Faut-il, sur l'échafaud, en terminer le cours ?

HUGONNET.

Eh ! qu'importe, princesse, à qui se sacrifie
Pour défendre ses rois, ou servir sa patrie,
Si le glaive le frappe au milieu des combats,
Ou si, sur l'échafaud, il trouve le trépas ?
Tout devient à ses yeux un théâtre de gloire,
Et la main des bourreaux couronne sa victoire !
Madame, cessez donc de pleurer sur mon sort;
Rassasié de jours, dois-je craindre la mort?
Mais c'est vous que je plains, princesse infortunée,
Ma mort aux factieux vous laisse abandonnée !
Qu'allez-vous devenir ?

MARIE.

Il s'attendrit sur moi,
Quand son destin devrait exciter son effroi !....
Ah ! je n'ai pas, seigneur, ce sublime courage;
N'attendez pas de moi la fermeté d'un sage.
Si cet arrêt cruel pouvait se révoquer....
Pour vous sauver, seigneur, me faut-il abdiquer ?

HUGONNET.

Des princes le bonheur fuit avec leur puissance :
Je plains ceux qui, déchus, traînent leur existence !

Du suprême pouvoir supportez donc le poids,
S'y soustraire, du ciel c'est mépriser les lois :
Puisqu'à régner enfin il vous a condamnée,
Subissez ses décrets et votre destinée.

MARIE.

Que le ciel fit aux rois un funeste présent !
Pourquoi m'imposa-t-il un fardeau si pesant ?
(*avec égarement.*)
S'il m'eût abandonné le choix de ma carrière,
Libre, heureuse, inconnue, en une humble chaumière,
Entre ma mère et vous j'eusse passé mes jours ;
De ma félicité rien n'eut troublé le cours !....
Des peuples ignorant l'inimitié jalouse,
D'un mortel vertueux peut-être heureuse épouse....
D'ennemis acharnés, sans craindre les poignards....
Et partageant ma vie entre vous et les arts,
Que cet heureux destin eût excité d'envie !
(*à la Douairière.*)
Conçois-tu le bonheur de ta fille chérie,
Tendre mère ?.... avec moi partage ce transport....
Ciel ! le bruit de ses fers me rappelle mon sort !
(*elle est accablée.*)

HUGONNET, *à part.*

Ah ! par un prompt départ épargnons sa faiblesse !

LA DOUAIRIÈRE, *à Hugonnet.*

Dans ces derniers momens souffrez que ma tendresse....

HUGONNET, *montrant Marie.*

C'est elle qu'il faut plaindre et qu'il faut secourir ;
Moi, je n'ai pas besoin qu'on m'apprenne à mourir ;
Au devant du trépas sans regret je m'avance,
Et dans le sein d'un Dieu, sans crainte, je m'élance !....
(*à lui-même.*)
Profitons de son trouble et fuyons de ces lieux.
(*aux gardes.*)
Je suis prêt. (*à la Douairière.*) Recevez mes éternels adieux !

LA DOUAIRIÈRE.

Quel moment ! Ravestain tiendra-t-il sa parole ?
O ciel ! ne rendez pas sa promesse frivole !
On vient !... le président !... c'en est fait pour jamais !....

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, LE PRÉSIDENT.

HUGONNET.

Venez-vous savourer le fruit de vos forfaits ?
D'un peuple qu'on trompa, perfide mandataire,
Vous avez excité sa rage sanguinaire !
Venez-vous insulter à mon dernier moment ?
Votre affreuse présence est mon plus grand tourment !

LE PRÉSIDENT.

Ah ! si j'avais prévu qu'on poussât la vengeance
Jusques à vous ravir une faible existence,
J'aurais su, loin de vous, écarter le péril !
Ma voix n'a contre vous invoqué que l'exil ;

Je veux, en vous sauvant, que votre cœur oublie
L'erreur où m'entraîna l'amour de la patrie :
A vous poursuivre ici l'on a mis trop d'ardeur;
Peut-être du Doyen l'implacable fureur,
En différant d'un jour, sera-t-elle calmée !

HUGONNET.

Non ! depuis trop longtems sa haine est allumée !....

LE PRÉSIDENT.

Ah ! souffrez que mes soins....

HUGONNET.

Vos soins sont superflus;
Je puis vous pardonner.... n'attendez rien de plus !....
(*aux gardes.*)
Marchons !....
(*Les gardes l'emmènent.*)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, excepté HUGONNET.

MARIE, *vivement.*

Seigneur, je crois ce repentir sincère,
En sauvant Hugonnet vous me rendrez un père !
Ne perdez point de tems et courez, à ma voix,
Assembler le conseil une dernière fois :
Dites que de trahir il ne fut point capable;
Dites leur que Tristan est seul ici coupable;

Dites que par lui seul le peuple fut trompé ;
Dites qu'en des complots nous n'avons point trempé ;
Et si c'est ma puissance ici que l'on déteste,
Dites que je renonce à cet éclat funeste.
Vous seul pouvez encor calmer ces inhumains,
Et je veux à vous seul confier mes destins !
Songez qu'à vos efforts ma vie est attachée !....
La victime au trépas sera-t-elle arrachée ?
Ah ! ciel ! daigne écouter mes douloureux accens !

LE PRÉSIDENT.

J'obéis, avec joie, à vos ordres pressans ;
Puissé-je le sauver du coup qui le menace !
(il veut sortir.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, LE DOYEN.

LE DOYEN, *au Président.*

Seigneur !.... je vous cherchais ; un traître, en son audace,
A voulu, d'Hugonnet, tenter l'enlèvement,
Et dérober sa tête au juste châtiment
Que le peuple réserve à tant de perfidie !
Ravestain, trahissant le peuple et sa patrie,
Avec quelques amis, sur ses pas entraînés,
A d'abord dispersé les gardes consternés ;
Tout fuyait, et j'ai vu le moment où, peut-être,
Ses coupables efforts allaient sauver le traître ;
Lorsque le peuple entier, rassemblé par ma voix,
Charge Hugonnet de fers pour la seconde fois ;

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

Ravestain, dans un temple échappe à leur furie ;
La sainteté du lieu protégera sa vie :
Mais le peuple, irrité par ce nouveau forfait,
Me demande à grands cris le trépas d'Hugonnet,
Et veut exécuter lui-même la sentence,
Si l'on diffère encor d'assouvir sa vengeance !
Déjà pour l'appaiser s'assemblent les états,
Ravestain, qu'il menace, est aimé des soldats,
Sans doute ils vont s'armer pour préserver sa tête ;
On n'attend plus que vous..... Conjurez la tempête !...

LE PRÉSIDENT.

Eh ! quoi !.... de Ravestain l'aveugle désespoir
De sauver Hugonnet me ravit le pouvoir ;
Qu'a-t-il fait !....

MARIE, *au Doyen.*

Ah ! seigneur, c'est vous seul que j'implore
Votre éloquente voix peut le sauver encore,
J'invoque votre appui !

LE DOYEN.

Je ne puis rien pour vous !

MARIE, *s'inclinant.*

Votre princesse en pleurs, embrasse vos genoux !

LE DOYEN.

Le peuple a prononcé la sentence suprême :
Et du peuple la voix, c'est la voix de Dieu même !....
(*le Doyen sort.*)
(*le Président veut le suivre.*)

SCÈNE VII.

LES PRECÉDÉNS, *excepté* LE DOYEN.

MARIE, *avec désespoir.*

(*au Président.*)

Quoi vous m'abandonnez ?... (*il reste.*) (*au Doyen pendant qu'il sort :*) Implacable assassin !
Que ne me plongez-vous un poignard dans le sein ?
Dieu puissant ! Tu permets que ce monstre respire !
Avec lui contre moi, ta faiblesse conspire !...
Veux-tu me condamner à des pleurs superflus ?
Rappelle-moi vers toi, je ne me plaindrai plus !

LA DOUAIRIÈRE.

Grand dieu ! rendez le calme à son âme égarée !

MARIE.

Par un espoir subit, je me sens inspirée !....
Je veux, pour Hugonnet, faire un dernier effort ;
Oui, je veux le sauver, ou partager sa mort !
Qu'on m'emmène à l'instant, sur la place publique !....

LA DOUAIRIÈRE.

Ma fille, abandonnez cet espoir chimérique.

MARIE.

L'on me verra bientôt voler à l'échafaud,
Briser le fer sanglant dans la main du bourreau,
Arracher la victime à leur haine funeste,
Ou finir à leurs yeux des jours que je déteste !....

LA DOUAIRIÈRE.

Écoutez !....

MARIE.

Laissez-moi ! je défends un ami ;
Dans ce noble projet mon cœur est affermi.
(*elle sort.*)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* MARIE.

LA DOUAIRIÈRE.

O ! Ciel ! guidez ses pas !....

LE PRÉSIDENT.

O ! liberté trop chère,
Tu me rends de ses maux la cause involontaire !
Trop prompt à soupçonner, c'est mon aveuglement
Qui de ce grand forfait m'a rendu l'instrument !
Des haines des partis tel est donc le délire !
Tout, jusqu'à la vertu, perd sur eux son empire !

LA DOUAIRIÈRE.

De vos rebellions, ô ! peuple infortuné,
Un jour vous cueillerez le fruit empoisonné !
Ce pays opulent, réduit à l'esclavage,
Un jour de l'étranger deviendra le partage ;
Sans patrie et sans nom, sans gloire et sans honneur,
Vous connaîtrez trop tard votre fatale erreur !....
Mais qu'entends-je ?... l'on vient !... quelle crainte m'oppresse ?

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, UN OFFICIER.

LA DOUAIRIÈRE.

Qu'annoncez-vous ?...

L'OFFICIER.

Je viens, au nom de la princesse,
Madame, rassurer votre cœur alarmé ;
Autour de l'échafaud tout le peuple est armé,
La victime, avec calme, offre sa tête au glaive ;
Mais vous verrez, avant que ce crime s'achève,
Ce portique inondé du sang des factieux !...
De l'église échappé, Ravestain furieux
Réunit de guerriers une troupe fidèle :
A l'aspect de Marie, il les range près d'elle ;
Déjà les plus mutins envain, de toutes parts,
Cherchent à renverser ces terribles remparts,
Déjà de Ravestain l'impétueuse audace
Multipliant la mort brave seul leur menace :
Le perfide doyen, pour cacher sa terreur,
Semble du peuple encore exciter la fureur,
Quand Ravestain s'écrie, enflammé de colère :
« Dans le fond des enfers va rejoindre ton père !
» Fils d'un conspirateur, tu n'es qu'un assassin ! »
A ces mots, par trois fois, il lui perce le sein :
Son sang jaillit au loin sur la foule éperdue !
Le peuple consterné par sa mort imprévue,

Paraît se repentir, et suspendant ses coups,
Croit voir dans ce trépas le céleste courroux !

LA DOUAIRIÈRE.

Ah ! je sens dans mon cœur renaître le courage !
Dieu puissant pour ta gloire achève ton ouvrage.

(*à l'officier.*)

Allez, observez tout ! Le peuple est inconstant ;
Du calme à la fureur il passe en un instant ;
Mais d'où viennent ces cris ?... puis-je espérer encore ?...

(*l'officier sort.*)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, (*excepté l'officier.*) MARIE.

MARIE, (*accourant effrayée.*)

Secourez-moi !... fuyons ce peuple que j'abhorre !...
Mettons, entre eux et moi, l'immensité des mers !...
Que ne puis-je les fuir jusqu'au fond des déserts !...

LA DOUAIRIÈRE.

O ! ciel !....

MARIE, *avec désespoir.*

Ils m'ont chassée !.... ils achèvent leur crime !...
Peut-être en ce moment ils frappent leur victime !...

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, L'OFFICIER.

MARIE, *à l'officier.*

Parlez! faites cesser un doute plein d'horreur !...
Sur moi le ciel a-t-il épuisé sa rigueur ?...

L'OFFICIER.

Des amis d'Hugonnet redoutant la vengeance,
L'Ambassadeur déjà s'est enfui vers la France ;
Tandis que Ravestain, par le nombre accablé,
Est par un fer cruel à mes pieds immolé :
Cherchant à le soustraire à ce peuple en furie,
Ses compagnons de gloire ont tous perdu la vie !
De ce sanglant triomphe entendez les clameurs....

MARIE.

Parlez-moi d'Hugonnet !..(*on entend la cloche du beffroi.*)

L'OFFICIER.

C'en est fait!...

MARIE.

Je me meurs !

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel